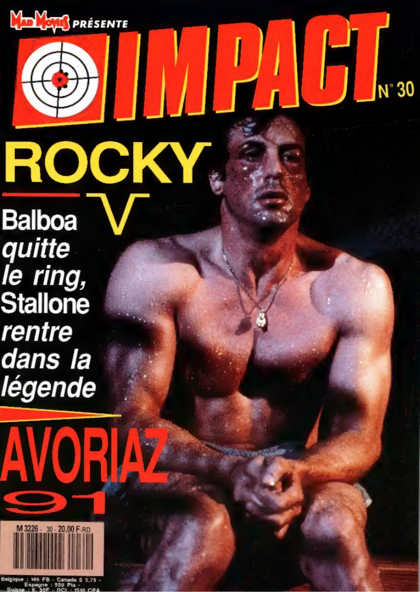

MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 30
ROCKY
V
Balboa
quitte
le ring,
Stallone
rentre
dans la
légende
AVORIAZ
91
M 3226 - 30 - 20,00 F-RD
Belgique : 146 FB - Canada $ 5,75 -
Espagne : 550 Pts -
Suisse : 6, 50F - RCI : 1510 CPA


Ciné Fantastique
MAD MOVIES
68
Les TORTUES NINJA
DARKMAN
RE-ANIMATOR II
STEPHEN KING
M 2016 - 68 - 20,00 F-RD
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 5.50 Pts - Canada: $ 5.75
STAR WARS
La tête dans les étoiles : GEORGE LUCAS



SOMMAIRE



ROCKY V : P. 8



LES TORTUES NINJA : P. 30.



CABAL : P. 40.

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef** : Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction & maquette** : Vincent Guignebert. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Guy Giraud, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters & Marc Toullec. **Collaborateurs** : Gilles Boulenger, Betty Chappe, Cyrille Giraud, Michel Ménoré, Karine Sarrat et Jack Tewsbury. **Correspondants** : Marc Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Rome) et Marcel "Menhir" Burel (Kermazout). **Composition** : The Mansart's Boy. **Photogravure** : IGO/BOA. **Imprimerie** : Jean Didier. **Distribution** : NMPP. **Dépôt légal** : décembre 1990. **Commission paritaire** : N° 67856. N° ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N° 30 tiré à 70.000 exemplaires.

Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Agence 2001, Simona Benzakein, Michel Burstein, Carole Chomand, Clarisse Coufourier, Joël Dangol, Françoise Dessaigne, Florence Farrel, François Frey, Bill George, Henri Gigoux, Lionel Lavault, Christophe L. et son staff, Anne Lara, Olivier Margerie, Gilles Polinien, Joëlle Rameau, Muriel Sahm, Robert Schlockoff.

EDITO

Il y a quelque chose dans le cinéma américain qui ne tourne pas rond. Surtout chez les grands studios. Tandis que les petits financent des films "osés" comme **King of New York**, les gros pachydermes se conforment aux désirs de la toute puissance MPAA, la censure ricaine, celle qui impose des coupes franches dans tout ce qui dépasse des pantalons trop tendus et des chemisiers trop décolletés. On ne badine pas avec la MPAA. L'audace de certains est généralement récompensée par un X. Le X (synonyme de porno dans nos contrées) implique interdiction de publicité, circuit merdique, boycott de la presse (bien pensante évidemment). Bref, le X, soucieux de protéger les électeurs de messages néfastes et les yeux de surfaces dénudées, coule un film.

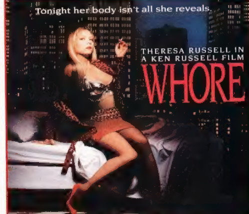
Jusqu'à présent, tout le cinéma américain tremblait à l'idée de subir un redressement de la MPAA. Certains distributeurs (les balèzes en premier) censuraient allègrement leurs rejetons avant même de les présenter à Monsieur Jack Valenti et ses sbires, lesquels, bien xénophobes, harcèlent plus particulièrement les réalisations étrangères. Mais maintenant que quelques coriaces ont sauté à pieds joints dans la mare, les choses commencent enfin à bouger. A la suite du X collé à **Henry : Portrait of a Serial Killer**, salué par toute la critique américaine, les pétitions et les procès se sont succédés contre la MPAA que d'aucuns n'ont pas hésité à qualifier d'anticonstitutionnelle. Faut-il croire pour autant que le cinéma américain retrouvera bientôt l'audace des années 60 et 70, que la violence et le sexe ne seront plus édulcorés de manière à plaire aux ménagères permanentées ? Difficile à croire, car le plus gros censeur des Etats-Unis reste en activité. Il s'agit de la télévision. Interdiction de montrer un bout de sein, interdiction de montrer un impact de balle, interdiction de prononcer certains mots, interdiction d'évoquer tel ou tel machin, interdiction de contester... Bref, il est strictement interdit de crier en toute liberté. Les films de messieurs Ivan Reitman, Tony Scott et Garry Marshall passent sans coupures sur les networks. Les films de monsieur Abel Ferrara n'y passent tout simplement pas. Ou tellement charcutés qu'ils ressemblent aux oeuvres des tristes sirs susnommés.

Marc TOULLEC

EXPRESSO

Hollywood s'apprête à lancer une nouvelle vague de remakes. Luc Besson négocie actuellement une version américaine de **Nikita** avec *Warner*. *Orion* envisage une nouvelle lecture de **Ascenseur pour l'Echafaud** que Louis Malle tourna il y a bientôt trente ans. *Carolco* prépare une nouvelle **Lolita** mais sans Stanley Kubrick. *Paramount* peaufine le script du **Saint** d'après la fameuse série télé avec Roger Moore. *20th Century Fox* confie à Mike Figgis (**Affaires Privées**) le remake, avec Tom Hanks, de **La Cité sans Voiles** de Jules Dassin (1948). Même le **Femmes au Bord de la Crise de Nerfs** de Pedro Almodovar fera l'objet d'une nouvelle version dirigée par Richard Benjamin, produite et interprétée par Jane Fonda... Entre deux séquelles, un petit remake peut-être ?

Bob Guccione, éditeur de *Penthouse*, vient d'être condamné à verser 4 millions de dollars à la pin-up Anneka de Lorenzo (de son vrai nom Marjorie Lee Thoreson). Cette dernière l'accuse de l'avoir traitée en esclave et de l'avoir forcée à tourner des scènes hard dans le fameux **Caligula** de Tinto Brass. La carrière postérieure (défense de rire !) de la jeune femme s'est résumée à un péplum érotique (**Messaline, Impératrice et Putain**) et à une courte apparition dans le **Pulsions** de Brian de Palma. La demoiselle a basé son accusation sur le fait que son rôle dans **Caligula** a, évidemment, causé un dommage irréparable à sa carrière. Voilà un exemple à méditer... et qui pourrait donner des idées à de nombreuses tâcheronnes du X tentant une reconversion pénible.



Après s'être laissé délirer dans des films comme **Salome's Last Dance** et **Le Repaire du Ver Blanc**, Ken Russell reprend ses esprits et montre qu'il peut encore choquer les bonnes consciences. Dans la tradition de son brûlant **Les Jours et les Nuits de China Blue**, il vient de finir **Whore** (traduisez **Pute**) avec la sublime Theresa Russell dans le rôle d'une péripapéticienne officiant sur Hollywood Boulevard. Inspiré d'une pièce de théâtre, **Whore** ne lésine pas sur les images moites, l'argot fleuri et les détails croustillants. Ken Russell toujours vivant.

THE RUNNER



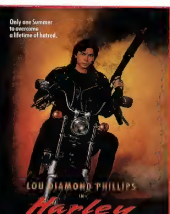
Saviez-vous que Harrison Ford avait un frère comédien ? Non. Eh bien celui-ci, déjà acteur dans **Blade Runner**, fait maintenant ses débuts de vedette dans **The Runner**. Bienvenu au club, Terence Ford !

Réalisé par un certain Chris Jones, **The Runner** se déroule au milieu des années 90 et met en scène une équipe de télévision vouée corps et âme à *Channel XII*. Après avoir passé trois mois sous le feu d'une guerre au Moyen-Orient, elle regagne les États-Unis. Mais dans quel état ! L'ingénieur du son est complètement grisé par l'action. Le caméraman et le présentateur en viennent aux mains pour régler leurs différends. Le petit nouveau subit leur mauvaise humeur... Rien ne va plus dans l'équipe. Et des cauchemars parasitent le sommeil de Slater, l'opérateur.

L'équipe de *Channel XII* accepte de tourner une publicité d'un genre particulier : une bande promo pour un camp d'entraînement militaire situé sur une île isolée au large des côtes canadiennes. Impossible de résister à l'offre de Sean McBain et Jackson Black, les deux meneurs de ces stages de défense. Tandis que la situation au Moyen-Orient se dégrade encore, la petite troupe, caméra sur l'épaule, prend pied sur l'île. À la suite d'une série de malentendus, Slater et ses comparses se retrouvent pris au piège. La chasse à l'homme commence...

Un peu des **Chasses du Comte Zaroff**, un peu de **Running Man** et de **Prix du Danger**, un soupçon d'anticipation, des péripéties Ramboesques, **The Runner** ne prend pas des risques inconsidérés. Cent pour cent ringue, il méritait bien une mention spéciale..

Lou Diamond Phillips tourne désormais ses deux ou trois films par an. Le dernier en date, **Harley** de Fred Holmes, le revêt du blouson noir d'un motard cherchant sa voie dans un monde de violence et de solitude. Voilà qui sent le psycho-drame tendance Rusty James !



Ils tournent, ils préparent, ils finissent... John McTiernan abandonne la réalisation de son **Robin des Bois**, mais reste producteur sur le projet qui sera réalisé par John Irvin (**Les Chiens de Guerre, Hamburger Hill**). Christophen Walken, Maria Conchita Alonzo et Michael Ironside figurent dans le **Mc Bain** de James Glickenhaus... Steven Seagal, qui fête actuellement le triomphe de **Marked for Death**, ressort les tromblons pour les besoins de **The Night (ex-The Price of our Blood)** du bon John Flynn (**Haute Sécurité**)... Mia Farrow, Madonna, John Malkovich, Jodie Foster, Donald Pleasence, Fred Gwynne sont les interprètes du prochain Woody Allen, sans titre pour l'instant... Le trio Jerry Zucker, Jim Abrahams, David Zucker se décide enfin à donner une suite au désopilant **Y-a-t'Il un Flic pour Sauver la Reine ?** sous le titre **The Naked Gun II 1/2 : The Smell of Fear**, avec toujours Leslie Nielsen et Priscilla Presley... Michael Keaton, avant de retrouver la panoplie de Batman, incarne un flic dans **One Good Cop** de Heywood Gould... Aux côtés de Sylvester Stallone, il y a Kirk Douglas, Ornella Mutti, Don Ameche, Yvonne de Carlo et Joey Travolta dans l'**Oscar** de John Landis... Ray Liotta rencontre Kiefer Sutherland sur le plateau de **Article 99** d'Howard Deutch... Le comédien Sean Penn (celui qui tabasse les photographes) dirige ce bon vieux Charles Bronson dans **The Indian Runner**... Alec Baldwin remplace Harrison Ford dans la version ciné de la série **Le Fugitif** que dirige, après l'abandon de Peter Weir, Walter Hill ... Richard Gere sera le héros du prochain John Boorman, **The Final Analysis**... Mickey Rourke donne la réplique à Don Johnson dans **Harley Davidson and the Marlboro Man** de l'Australien Simon Wincer... Le jeunot Richard Shepard dirige Rosanna Arquette et David Bowie dans **The Linguini Incident**... John Frankenheimer, dont les trois derniers films après **Dead Bang** sont inédits, tourne le polar **Year of the Gun** avec Sharon Stone et Andrew McCarthy... Il y aura malheureusement un **Aigle de Fer III** de John Glen avec le pourtant bon Lou Gossett Jr.





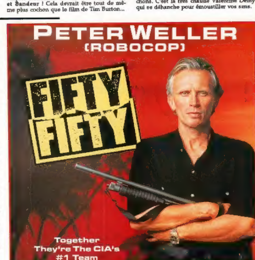
THE EROTIC ADVENTURES OF BEDMAN & THROBBIN

On gueule souvent après le manque d'imagination des scénaristes, lesquels nous ressassent les mêmes histoires, à quelques détails près. Tant que ça cartonne au box-office et que le cochon de payant sort ses bifions... Heureusement, il y a ceux qui risquent le tout pour le tout et osent des scripts, plus qu'originaux, complètement tarés. Le producteur Ovidio G. Assonitis (**Piranhas 2**, quelques Fulci) lance ainsi **Sonny Boy** que réalise un certain Robert Martin Carroll (qui se cache derrière le pseudo ?). Un gamin est enlevé par un timbré qui lui fait subir une large palette de sévices sexuels. Il est ensuite recueilli par un couple que forment Pearl et Slue. Le rôle de Pearl, la "femme", est tenu par David Carradine et celui de Slue, le "mec", par Paul Smith, le maton sadique de **Midnight Express**, et le dératiseur fou de **Mort sur le Gril**. Et le film va toujours plus loin dans l'horreur... Le gamin continue d'endurer des perversions sexuelles de la part de Slue qui va jusqu'à lui couper la langue... On le retrouve à 17 ans où, lassé de servir de victime au couple, il décide de se séparer de sa gentille famille adoptive !!! Quand on aime le vice, on va au cinéma !

La bande dessinée sur grand écran, ça rapporte des ronds. Et les ronds, les entrepreneurs du porno aiment ça. Le cul, ça marchera toujours puisque tout le monde en a un (comme disait Coluche). Quelques petits malins ont ainsi allié les plaisirs. Le très chaste **Dick Tracy** tombe le futal et expose son gros canon dans **The Adventures of Dick Black, the Black Dick**. Très prudement traduit, cela donne **Les Aventures de Quéquette Noire**. Du même tonneau, **The Erotic Adventures of Bedman & Throbbin** montre les super-héros du sexe luttant contre un Joker fornicateur, tombant toutes les nénettes grâce à son regard lubrique. Traduction du titre : **Plumard-Man et Bandeur** ! Cela devrait être tout de même plus cochon que le film de Tim Burton...

Les italiens osent à peu près tout, y compris une **Sexual Lambada**. Elle est signée Lawrence Webber, un tâcheron spécialisé dans les films de cul et les péplums cochons. C'est la très chaude Valentine Demy qui se déhanche pour émoustiller vos sens.

On était sans nouvelle de Guy Magar depuis ses bizarres **Forces du Mal**. Il vient de réaliser pour la télévision le pilote d'une série potentielle, **Dark Avenger**, lequel s'est successivement titré **The Phantom** et **Hanging Judge**. Bénéficiant du concours de Rick Baker pour la conception visuelle, interprété par Robert Vaughn et Leigh Lawson, ce film n'a pas obtenu une grande audience et ne deviendra donc pas une série. On y voit un juge idéaliste défiguré par des criminels se transformer en justicier, logique, pour zigouiller les malfrats. Toute ressemblance avec **Le Fantôme de l'Opéra** (très en vogue actuellement) est certainement souhaitée !



A.I.P. (*Action International Pictures*) se paie une respectabilité tout marché en créant une filiale, *Pyramid Distribution*. Après avoir fourgué des dizaines de sous-produits à peine visibles aux quatre coins du monde, il est parfois nécessaire de se refaire des papiers d'identité. Si la façade change, les intentions restent les mêmes. **The Moscow Connection**, réalisé par David Winters, le boss de la boîte, prend le contrepied de **Double Détente** : un agent américain et un flic soviétique chassent un criminel yankee à travers la sainte Russie. **Raw Nerve** de David A. Prior avec Glenn Ford et Sandahl Bergman, traite d'une histoire classique de tueur fou traqué par les flics, tandis que **Green Burn** de Paula Thiago avec Dean Stockwell, verse quelques larmes sur les incendies dans les forêts tropicales. Un peu plus et *Pyramid* tournerait une biographie d'Albert Einstein !

David Carradine navigue sans cesse entre la production de haut calibre (**Comme un Oiseau sur la Branche**) et la série Z. **Midnight Fear** du comédien Graig Wasson (héros du **Body Double** de De Palma) l'amène sur les chemins de la série. On y voit une belle jeune femme séquestrée dans une ferme isolée par deux frangins tout récemment échappés d'une maison de fous. Charmante perspective !

Cannon, après une suspension provisoire de ses activités due aux déboires juridico-financiers de son gérant, reprend du poil de la bête. La compagnie autrefois menée par le gros Menahem Golan annonce un prochain Bronson dans le genre **Un Justicier dans la Ville 20**. Les stars maison sont toutes présentes à l'appel. Chuck Norris sera la vedette de **On the Edge** de Steve Carver et de **Top Kick**. Michael Dudikoff tourne consécutivement **American Ninja 4** et 5 avant d'enchaîner sur **The Human Shield** de Ted Post. Des baraqués anonymes du nom de John Barrett et Keith Vitali se tabassent allègrement dans **American Kickboxer** de l'Allemand Franz Nel. Plus ambitieux paraît ce **Fifty Fifty** de Charles Martin Smith (**Horror Rock**) avec Peter Weller.

Après avoir dirigé **Young Guns 2**, le néo-zélandais Geoff Murphy s'apprête à tourner **Free-Jack**, un thriller futuriste avec Emilio Estevez. Basé sur un scénario de Ron Shusett (**Alien**, **Total Recall**), **Free-Jack** montre un pilote automobile projeté de 20 ans dans le futur.

Burt Kennedy, connu pour avoir donné aux sixties quelques uns de ses plus beaux westerns (**A l'Ouest du Montana**), ne semble pas enclin à prendre sa retraite. Pour la firme *New Line*, il boucle actuellement **Suburban Commando** avec le catcheur Hulk Hogan dont le **No Holds Barred** ne sortira que l'été prochain. Cette brute au grand coeur y incarne un mercenaire extraterrestre ayant loué une chambre à une honnête famille terrienne ! Avis aux propriétaires soupçonneux !



FESTIVAL INTERNACIONAL DE CINEMA FANTÀSTIC DE SITGES

Toujours bon pour Avoriaz de partir en reconnaissance à Sitges. On peut prendre la température du festival et éventuellement celle de l'eau, froide cette année, et d'ailleurs, à ceux qui croient que Sitges est le festival le plus ensoleillé du monde, je réponds non, il a plu toute la semaine.

L'attraction de la semaine, **Pink Ulysses**, film hollandais filmé par un Andy Warhol local. Complètement trash et kitsch et underground, très, mais alors très légèrement gay (un éphèbe s'astique frénétiquement le poireau en gros plan, par exemple), **Pink Ulysses**, qui n'a rien de fantastique, a ravi les 25 moustachus (plus moi, qui à défaut d'avoir une moustache, cultive une méchante conscience professionnelle) solidement accrochés à leur fauteuil jusqu'à la fin du film.

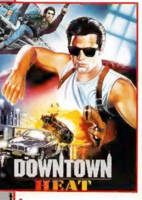
La sélection n'offrait pas trop de surprises. Du déjà vu et quelques confirmations : Robak a voulu faire un film Z avec **Baby Blood**. Pari gagné, c'est doublement nul. Du côté des tricolores, **36-15 Code Père Noël** et **Adrénaline** sauvent l'honneur. Henenlotter fait presque deux fois le même film. Il en foire un, **Basket Case II**, et réussit l'autre, **Frankenhooker**. Jon Voight tente de justifier sur scène pendant une bonne vingtaine de minutes l'**Eternity** de Steven Paul, mais aucun propos ne peut venir à bout de l'impensable nullité du produit. Sam Raimi, en souvenir du Rex, s'offre un joli vol plané devant une assistance déchaînée et **Darkman**, excellent film raté, récolte le prix du public. **L'Exorciste III** endort la salle qui se réveille en sifflant le mot FIN, les catalans n'appréciant apparemment pas la mise en sourdine par William Peter Blatty d'une terreur réfrigérante. **Stranglers** (Australie) et **Scars of the Night** (Grèce) rivalisent dans le non-intérêt pendant que **L'Enfant Miroir** de Philip Ridley surprend tout le monde (Tiens, un bon film, intelligent, sensible, ça se perd !).

Risquent d'atterrir sur les pentes d'Avoriaz, **Frankenhooker**, **Hardware** de Richard Stanley (un maxi-clip talentueux avec un minimum de scénario, d'idées et d'argent), **Hard to Be a God** de Peter Fleishmann et **Henry : Portrait of a Serial Killer** de John Mc Naughton.

Hard to Be a God est un monument de ringardise choucrouteuse. Décors laids, dialogues abondants, montage mou, sujet lourd. On préfère rire en imaginant les suites éventuelles : **Hard to Be a Grog**, **Hard to Be a Gode**, **Hard to Be a Gog**, **Hard to Be a Dog (Wouff : The Sequel)**.

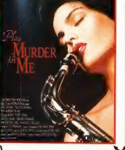
Quant à **Henry**, Grand Prix du festival, ce n'est pas le chef-d'oeuvre sulfureux annoncé. Calme, tranquille, d'un naturel désarmant, le film de McNaughton renvoie au placard deux décennies de psychopathes grand guignolesques. Henry tue comme il mange et ça ne choque personne. Une portée subversive très complexe qui amène le spectateur à ne plus réagir aux horreurs qu'on lui montre. Un film malin.

V.G.



Sacré Jess Franco ! Après quelques séries Z et l'ambitieux **Les Prédateurs de la Nuit**, il débauche cette vieille badern de Mike Connors (Mannix) pour dorer le générique de **Downtown Heat**. L'histoire pompe allègrement le scénario du **Frantic** de Roman Polanski. Paul, un pianiste de jazz, découvre que sa femme a disparu dans une ville d'Amérique du Sud. Il la cherche dans les coins les moins fréquentables de la cité, et s'aperçoit qu'un baron de la drogue tire les ficelles... Avec également Joséphine Chaplin, Oscar Ladoire (!!!), Craig Hill et Philippe Lemaire.

Tandis que ses **Affranchis** rencontrent un succès immense, Martin Scorsese travaille dur sur plusieurs projets. Il se consacre dans un premier temps à la production de **Mad Dog and Glory**, un polar de John McNaughton, jeune cinéaste qui s'est fait remarquer avec le toujours inédit **Henry : Portrait of a Serial Killer**. Robert De Niro en sera le principal interprète. Scorsese tournera ensuite pour le compte de Steven Spielberg un remake des **Nerfs à Vif** (1962) de Jack Lee-Thompson. Robert De Niro reprendra le rôle du psychopathe autrefois tenu par Robert Mitchum. Il y aura ensuite **The Executioners** d'après un best-seller de John D. McDonald où l'inévitable Robert De Niro sera entouré de Nick Nolte et Jessica Lange.





Des nouvelles de Roger Corman, qui produit toujours une vingtaine de titres par an. *Concorde* propose donc ce mois-ci **Play Murder for Me** d'Hector Olivera. Se décrivant comme un film noir, **Play Murder for Me** expose le cas de Paul Slater, un saxophoniste de Buenos Aires bossant dans un night-club, contraint de tuer le compagnon de la femme qu'il aime. Plus émoustillant paraît ce **Tower of Terror** de Arch Stanton qui mixe **Rambo** au féminin et **Piège de Cristal**. Un groupe de jolies jeunes femmes se retrouve enfermé dans un gratte-ciel en compagnie d'un tueur cinglé. Rapidement, et simplement vêtues de bikinis, elles sortent l'artillerie lourde. Sont aussi de la partie **Naked Ambition** de Dan Goldin où un politicien bien propre sur lui descend dans l'enfer des bas quartiers d'une grande métropole, et **Corporate Affairs** de Terence Winkless qui se déroule chez les boursiers de Wall Street.

Jack TEWKSBURY


PARTNE
NEEDE

ROCKY V

On pensait Sylvester Stallone perdu dans les excès d'ordre physique et politique de Rocky Balboa et John Rambo. *Rocky V* remet les pendules à l'heure. Et de quelle façon. Stallone l'acteur et Rocky le personnage se serrent les coudes pour le meilleur épisode de la série et le plus beau film de l'acteur hollywoodien.



Il y a à peine deux ans, défendre Stallone ressemblait au plus trépidant des épisodes de ***Mission Impossible***. Contourner les faiblesses, s'asseoir sur la morale, fermer les yeux sur le phénomène pour les rouvrir sur l'acteur. **Rambo II, Cobra, Rocky IV, Over the Top, Rambo III**... Défendre alors Stallone revenait à passer et repasser ses films dans un large tamis pour n'en retenir que le positif. Puis, la bonne tenue de **Haute Sécurité** a rassuré. Mieux encore, **Tango & Cash** est arrivé à surprendre. Un virage joliment amorcé qui se devait de déboucher sur une nouvelle ligne droite. La voici, longue, pure, accueillante. Elle se nomme **Rocky V**.

ROCKY VS BALBOA

Rocky Balboa a vaincu le boxeur soviétique Drago au terme d'un match dont les coups échangés étaient à la hauteur de l'enjeu sportif et politique. Rocky a remporté sa plus importante victoire en URSS et le peuple américain le regarde plus que jamais avec des étoiles dans les yeux. Le générique de **Rocky V** exhume les images les plus brutales de ce combat du siècle avant de franchir la frontière des vestiaires. Le champion du monde Poids Lourds est là, assis sur un banc, le visage tuméfié, essayant d'articuler des mots qui s'échappent péniblement entre deux lèvres gonflées. Adrian s'approche de Rocky et lui prend les mains. Elles tremblent, nerveusement, inlassablement. **Rocky V** a commencé depuis trois minutes et les gorges se nouent déjà en silence dans la salle. Pas banal.

Rocky Balboa est parti de rien. Au fil des quatre premiers épisodes, Rocky Balboa est devenu Rocky, le champion du monde de boxe, Rocky, le sportif sur-médiatisé, Rocky, la marque déposée pour publicitaires vénaux, Rocky, le symbole d'une amérique triomphante. A force d'être Rocky sur le ring, toujours plus loin, toujours plus fort, Stallone avait oublié l'importance de Balboa, cet Italien à la comprenette difficile issu des quartiers pauvres de Philadelphie. Avec **Rocky V**, Rocky, le champion des rings redevient Balboa, l'homme des rues. Rocky parlait avec ses poings gantés, puissants, animés par la haine et l'esprit de revanche. Avec **Rocky V**, Balboa redécouvre le langage urbain, simple, la gestuelle "black". Balboa mouline des bras, les mains en contact avec l'air libre, décontract. Ses mains semblent respirer. Hier, Rocky s'exprimait devant un micro et un parterre de milliers de personnes attentives. Aujourd'hui Balboa, ruiné, contraint de déménager pour s'installer dans son ancien quartier, doit user de ses mains pour se faire comprendre lorsque le métro aérien traverse l'écran dans un long grondement. Film défaitiste, triste retour à la case départ ? Non. **Rocky V**, œuvre constamment nostalgique, immensément simple, fait figure de premier "Pardon" dans la filmographie de Stallone. Car non content de tourner le dos à la veine "toujours plus de sensations" de **Rocky IV**, l'acteur chéri d'Hollywood fustige celui qu'il a été, celui qui, forcément, a fait grimper sa cote de popularité. Stallone demande le pardon pour avoir incarné le Rocky tombeur de Mister T et surtout de Drago. Stallone s'excuse d'avoir accompagné Rocky vers le "bigger than life". Aujourd'hui, quelque peu désabusé mais sain d'esprit, il amène humblement, sereinement, Balboa vers le "better than death".

Emouvant. Oui, émouvant, un terme qui avait malheureusement disparu du dictionnaire Stallonien et qui réapparaît dans **Rocky V**, non pas ici et là, mais partout, du début à la fin. De l'émotion à marée haute. Une véritable inondation.

BALBOA VAINQUEUR

La vue d'ensemble, dans le contexte de la série, de **Rocky V** n'entame pas la beauté des vues partielles du film. Mais raconter en détails **Rocky V** serait faire injure aux sommets d'émotion souvent atteints. On aimerait tellement vous dire des tas de choses. Vous raconter comment Rocky, Adrian, Rocky Jr (leur fils) et Paulie reviennent dans le quartier Sud de Philadelphie, comment la relation père/fils évolue au cours de l'histoire, comment Rocky décide de raccrocher les gants suite à de multiples traumatismes, le dernier émanant de Drago, comment, pour la première fois dans la série, on désire fortement que Rocky, provoqué par un boxeur, ne remonte pas sur le ring. Vous raconter comment Rocky visite la salle de boxe dans laquelle il a débuté, comment il devient l'entraîneur du jeune Tommy Gunn, comment Rocky goûte à nouveau aux plaisirs de la boxe par poulain interposé, comment ce dernier le trahit. Vous dire pourquoi le scénario est limpide, pourquoi on a l'impression de voir le premier flash-back et le premier clip de l'histoire du cinéma, pourquoi l'homme qui s'ampoule dans les Karaté Kid, John Avildsen, retrouve ici la grâce, la vérité et les élans mélodramatiques de l'original. On aurait envie de vous révéler la teneur surprenante de la bande son et ce qui se trouve derrière la statue de Rocky érigée dans l'opus trois. On voudrait s'étendre sur la performance de Sylvester Stallone, vous dire combien son jeu sonne juste et sincère.

Mais finalement, vous découvrirez tout ça par vous-mêmes et vous avez sacrément du pot. Parce que des films comme ça, rares et fragiles, il vaut peut-être mieux les avoir devant que derrière soi.

Vincent GUIGNEBERT

1990. USA. Réal.: John Avildsen. Scén.: Sylvester Stallone. Dir. Phot.: Steven Poster. Mus.: Bill Conti. Prod.: Robert Chartoff et Irwin Winkler. Int.: Sylvester Stallone, Talia Shire, Burt Young, Richard Gant, Tommy Morrison, Burgess Meredith, Sage Stallone... Dur.: 1 H 50. Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 19 décembre 1990.

DEAD RING

1976 : Rocky Balboa grimpe sur le ring et asseoit un mythe à la mesure de l'Amérique.

1990 : Rocky Balboa raccroche définitivement les gants et professe la sagesse.

Entretemps, Stallone a changé, Stallone a mûri.

***Rocky V* est la somme d'une vie, un constat, une date.**



Rocky, de retour dans la salle où il a débuté à Philadelphie.

Lorsque, il y a maintenant quinze ans, Rocky, premier du nom, triomphe, Sylvester Stallone prend sa revanche sur la vie. Et sur une carrière médiocre qui traine de porno tendance "faites l'amour pas la guerre", en apparitions vagues et en séries B tournées dans des conditions éprouvantes. Parallèlement à ces jobs alimentaires, Sylvester Stallone écrit des scénarios pontifiants et cherche des producteurs dotés d'une mansuétude illimitée. Il se plante. Et trouve la révélation à 30 ans en regardant un match de boxe où se démène l'outsider Chuck Wepner contre la star Mohamed Ali. Les directs, uppercuts et le jeu de jambes font tilt dans la tête de Stallone, lequel, aussitôt, décide de pondre un script personnel où il mettrait toutes ses tripes et sa volonté de se surpasser pour atteindre le top. Parti du caniveau, contraint de montrer ses bijoux de famille dans un machin à l'érotisme flasque, Stallone présente son manuscrit aux plus grands studios. Ceux-ci s'y intéressent mais voudraient bien vider le démarcheur en lui offrant une jolie somme. Rocky aurait très bien pu être joué par une vedette de l'époque et Stallone aurait hérité du crédit de "scriptwriter" au générique. Il tient bon, il tient tête et répond *"C'est moi et le scénario ou rien"*. Tel est la genèse fulgurante et humaine d'un mythe arrivé aujourd'hui à son apogée.

LES SECRETS DE SON SUCCES

"Des millions de personnes s'identifient à Rocky Balboa depuis quatre films. Je pense que le personnage plait à tous ceux qui espèrent plus dans la vie qu'elle ne leur rapporte. Quand on se passionne pour Rocky, on se passionne pour soi-même. Le succès du premier Rocky *s'explique sans doute par l'époque de sa sortie. L'Amérique d'après l'affaire du Watergate avait besoin d'un héros, d'une figure bénéficiant d'un sens de l'éthique très développé. Jamais l'Amérique n'a pu oublier un tel personnage car sa soif d'un tel héros est intarissable. On aimera toujours les gens honnêtes surmontant les obstacles et les idées reçues. Fort de ces principes, Rocky est devenu un exemple sur lequel s'appuyer. Il était, est, et restera un modèle, à l'écran comme dans la vie quotidienne"* explique aujourd'hui Sylvester Stallone. Rocky dissimule mal les galères que

traversa le comédien-réalisateur, mais celui-ci ne tient pas vraiment à cacher quoi que ce soit de son passé. Les chambres de bonnes misérables. l'humiliation, le désespoir... Il connaît bien. D'où ce besoin urgent de gravir d'un saut unique toutes les marches du podium. Il était rien un jour, il est devenu le King le lendemain. C'est ce qui a le plus séduit le cinéaste John Avildsen en 1976. *"Je suis un peu idéaliste et Rocky personnifie une certaine façon d'être et d'agir qui me plaît. Dans Rocky, il existe une promesse vous n'avez pas besoin d'être né dans la soie et le coton pour devenir quelqu'un de bien et d'important. C'est exactement le message que je désire entendre lorsque je vais au cinéma. Des amis m'avaient fait lire le scénario du premier Rocky en me disant que cela n'était qu'une histoire de boxe. Je leur ai demandé de laisser tomber. Et à la page 2 du manuscrit il y avait ce gars qui parlait à ses tortues un type innocent, plein de principes, d'humour. Il se trouve simplement que ce gars est un boxeur"* commente John Avildsen. Pas bien difficile d'imaginer le parcours d'un frère jumeau de Rocky dans un autre univers, de mettre en parallèle les combats sur le ring à d'autres prenant pour cadre n'importe quel environnement. Rocky symbolise une aventure universelle qui va bien au-delà des quelques mètres carrés d'un ring. La boxe est accessoire et n'aurait jamais suffi à assurer la pérennité du mythe, sa survie sur presque deux décennies.

KARATE KID

Premier élément marquant dans Rocky, son tonitruant générique sur lequel défilent les lettres du titre. La paternité en revient à John Avildsen. *"Je me souviens comment est né ce gadget. Alors que je montais Rocky, les producteurs m'ont demandé quelques scènes du film pour les montrer dans un congrès important à Las Vegas. J'avais vraiment envie que Rocky ne passe pas totalement inaperçu au milieu de dizaines de bandes-annonces et extraits. J'ai donc pensé à faire défiler les lettres sur fond d'images du film et avec des trompettes pour accompagnement musical. J'ai trouvé cela très bon"* L'aventure commence fort mais John Avildsen, comme les autres responsables du premier Rocky, ne se fait aucune illusion sur le succès du film qui semble promis à l'anonymat absolu. *"Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il a si bien fonctionné. Les résultats des sneak-previews étaient impressionnants. J'ai réalisé à quel point Rocky était un immense succès lorsque j'ai vu les files d'attente devant les cinémas. Les Oscars nous ont aussi beaucoup aidés. Rocky a vraiment été un plaisir à tourner. Personne ne venait nous embêter, Sly et moi. A cette époque, il était un artiste affamé. Aujourd'hui il ne l'est plus. Il n'avait rien d'autre à faire que de jouer dans ce film. En fait, malgré les années, on a gardé intacte l'impression de continuer à faire le même film"* John Avildsen s'éclipse pourtant le temps de trois Rocky pour laisser sa place à un Sylvester Stallone désireux d'avoir le contrôle absolu sur la production. Son retour marque aussi le retour au vieux Rocky, au Rocky attachant, tour à tour faible et fort, qui restera à jamais l'antithèse d'un Rambo, l'autre visage de Stallone. Deux films durant, Rocky et Rambo étaient un seul et même personnage. Stallone ne faisait aucune différence. Aujourd'hui, fatigué de guerroyer et de redresser les torts, le comédien le mieux payé du monde fait de nouveau appel au cinéaste de ses vrais débuts. *"On a senti que c'était le moment de demander à John de revenir. Avec un Rocky revenant à ses racines il était le seul guide possible"* témoigne le producteur Robert Chartoff.

Reste que John Avildsen, malgré les demandes pressantes de Stallone et des *Artistes Associés*, connaît quelques difficultés sur le plateau. Il est remercié peu avant la fin du tournage. *"Le scénario du Rocky V que j'avais accepté de diriger était génial. Rocky mourrait durant le dénouement qui était très émouvant, tragique, mais aussi plein d'espoir. Cela me touchait beaucoup et j'étais certain de réaliser un très bon film. Stallone*



Tommy Gunn le poulain perpétue dans un premier temps la boxe de Balboa

[illegible]

les thèmes déjà exploités dans **Rocky** *"Rocky a ses détracteurs. Ils disent que le mythe est uniquement destiné à faire de l'argent que c'est juste une caricature"* Une caricature peut-être, mais pour les amateurs et les professionnels de la boxe. Auteur d'un livre faisant autorité, "On Boxing", Joyce Carol Oates situe en quelques mots la portée véritable des **Rocky** sans leur ôter leur spécificité. *"Le premier était réellement émouvant, mais Rocky n'y était pas un boxeur. Il n'a jamais possédé un corps de boxeur. La série traite d'une épreuve de résistance, ce que nous appelons volontiers la foi et le courage"*

Parallèlement, Stallone s'insurge lorsqu'on l'assimile trop à son personnage. *"Mon image publique n'est qu'une illusion. Rocky, ce n'est pas moi. Je n'accepte pas les compliments que Rocky reçoit. Cela me flatte mais moralement, je n'ai pas son éthique. Peut-être que je ne suis pas assez stable assez tenace, que mon sens de la famille, du patriotisme ne vont pas aussi loin. Personne ne se soucie des opinions politiques des opinions en général de Sylvester Stallone. Lorsque le public se met à me chérir, il chérit en fait Rocky. Et lorsqu'il acclame Rocky, il se plébiscite lui-même. J'ai toujours été conscient de ça. Rocky est le père, je suis son fils"* Traîné dans la boue à la suite de l'affaire Brigitte Nielsen (l'androïde-femelle venue du froid qui fit des révélations peu flatteuses sur sa vie sexuelle), père d'un enfant de 11 ans autiste et sujet à tous les quolibets (chez nous *Les Nuls*, en Grande-Bretagne *Split Images*), Sylvester Stallone se montre lucide. Même s'il avait, un temps, confondu fiction et propagande pro-américaine et fait l'apologie de toutes les interventions armées, il revient aujourd'hui à l'espèce de gros nounours un peu pataud qu'il était en 1976. *"L'idée du retour aux sources était très excitante, Rocky V, contrairement aux deux précédents épisodes de la série, se situe dans la réalité. Rocky est un personnage plus passionnant dans la pauvreté. Il est vraiment lui-même dans ces circonstances. La rue, les quartiers populaires constituent le monde qu'il connaît le mieux. Mais je dois admettre qu'un certain public ne puisse pas aimer ce Rocky. Lors d'une projection test, le public n'appréciait vraiment pas que leur héros perde tout son argent. Des tas de gens s'identifiaient totalement à lui mais dans l'aisance matérielle, le confort et la gloire. Rocky riche, eux l'étaient également. Mais s'il ne le reste pas, quelles chances ont-ils de le devenir un jour ? C'est sans doute cela qui a fait réagir certaines*

Balboa redescend dans la rue. Une dure mise à l'épreuve

ne voulait plus reprendre le rôle, c'était une manière très classique de terminer la série. Je suppose que le final a changé lorsque le studio s'est trouvé dans une mauvaise passe financière. Et ses responsables ne voulaient plus tuer la poule aux oeufs d'or. James Bond ne meurt pas ; on prend juste un autre comédien. Il n'en est pas de même pour Rocky. J'imagine que les producteurs pensent qu'on peut agir de la même façon qu'avec James Bond" C'est pourquoi John Avildsen passe la main dans les dernières minutes de **Rocky V**. Rocky mort ou en vie, le message de Stallone demeure : pas question de reprendre les gants de boxe ou de remonter sur le ring. Stallone envisage le mythe qu'il a forgé sous l'angle de l'ironie. L'imposante statue de bronze du boxeur n'est finalement qu'un support pour les pigeons et leurs déjections. Sylvester Stallone ignore les bonnes manières.

TRAHIR LES APPARENCES

"Il existe dans le premier **Rocky** *quelques unes des meilleures séquences de boxe de l'histoire du cinéma. Avant de les tourner j'ai étudié plusieurs films sur ce sport et je me suis aperçu que les combats étaient vraiment ridicules. Ils n'avaient pas l'air vrais. Pour que la boxe paraisse réaliste, j'ai demandé à Stallone de tout décrire en détails sur le papier, de ne rien laisser au hasard. Tous les crochets, tous les uppercuts sont dans le scénario. Exactement comme un ballet chorégraphié. Et on répétait chaque mouvement avec acharnement. Tout était millimétré. Si vous filmez les combats sous le bon angle, si vous rajoutez ensuite les effets sonores adéquats cela marche toujours"* Le combat, John Avildsen connaît pour avoir également goûté aux gestes plus souples de la série des **Karaté Kid**, variation boursouflée sur la mauvaise philosophie orientale, sur


Rocky Balboa


Rocky

personnes de manière aussi négative. Espérons que le public recherche un film plus orienté vers les personnages. Peut-être que les gamins qui sont allés voir le premier Rocky ne vont plus au cinéma à présent !" L'angoisse du producteur Robert Chartoff donne une idée précise des ambitions de Rocky V. Briser l'image d'un Rocky pro-Rambo pour asseoir définitivement celle d'un looser. L'Amérique mollement reaganienne de George Bush acceptera-t-elle les héros humains, déchus, sans un *cent* en poche et, de plus, victime d'une grave commotion au cerveau ?

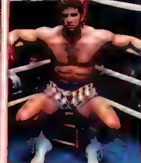
LA VIE DE FAMILLE

"Rocky V est très différent de tout ce que vous avez pu voir sur le personnage jusqu'à présent. Son histoire est d'ailleurs beaucoup plus sombre. Elle raconte un parcours que nous avons tous vécu, ou que nous vivrons un jour : la traversée d'épreuves difficiles. Heureusement cela aurait plutôt tendance à toucher la curiosité du public. A la lecture du scénario, j'ai été personnellement intrigué" John Avildsen s'attendait sans doute à mettre en scène une succession de combats titanesques à la mesure de **Rocky IV**. Des combats, il y en a dans **Rocky V**, mais pas forcément ceux qu'on attend d'un Stallone dans ce contexte. *"Les bagarres de rues vont maintenant être perçues différemment. Rocky V ne repose plus sur les affrontements gants aux poings comme les précédents. Il correspond au premier où les combats étaient presque secondaires"* corrobore Robert Chartoff. *"A cause du combat contre Ivan Drago le champion russe, Rocky ne peut plus monter sur le ring sans risquer sa vie. Et un jeune boxeur se présente pour le supplier de lui montrer comment devenir le meilleur. Rocky le prend en charge et essaye de tout reconquérir à travers lui. Ce faisant, il néglige sa femme et son fils"* rajoute John Avildsen. Pas de doute, **Rocky V** est un mélodrame, mais pas un de ces mélos lacrymaux auxquels John Avildsen contribua d'ailleurs en offrant aux mémés un **Karaté Kid 3** potager. *"La série des Rocky est exceptionnelle car tous les comédiens du premier épisode sont encore là. C'est une vraie famille qui évolue pendant une quinzaine d'années. J'ai tenté de décrire la trajectoire de chaque personnage de la manière la plus réaliste possible"*. A cette famille constituée de l'épouse Adrian, de l'entraîneur Mickey (décédé dans l'opus trois) et du copain Paulie, Stallone rajoute aujourd'hui Rocky Jr., son propre fils, Sage Stallone, la grande révélation de cette ultime séquelle. *"Sage a fait un boulot incroyable. Cette partie de Rocky V, le conflit entre Rocky et son fils, est très forte. Et lorsque Sage et Sylvester Stallone sont ensemble à l'écran il se passe quelque chose de magique. Sage contribue fortement à l'orientation de l'histoire. S'il persévère dans cette voie, il est promis à un grand avenir de comédien"*. La performance de Stallone Jr. amène à **Rocky V** un plus d'humanité, des tonalités intimistes absentes de tous les précédents films. Même si le gosse aspire à une carrière de boxeur, même s'il use du coup de poing, sa présence atténue nettement toutes les facettes belliqueuses et revanchardes qui auraient pu tirer le projet vers le bas.



Le nouveau visage de Rocky : la haine s'est effacée devant la douceur





Tommy Gunn

L'équipe des Rocky profite de ce retour aux sources pour renouer avec la ville de Philadelphie, berceau du personnage vedette. La cité occupe dans le film une place nettement plus importante que dans les précédents. Deux mois de tournage en tout dans cette métropole célèbre pour avoir accueilli un immense concert des Eagles. Rocky y est considéré comme domaine public et héros local. *"Rocky est à Philadelphie une institution. Sylvester Stallone y est si populaire qu'il ne peut mettre le nez dehors. Il y avait toujours une foule autour des plateaux, attendant d'apercevoir un petit morceau de leur vedette, brandissant des photos en vue d'un autographe. Stallone se prêtait à leur attention avec gentillesse. Il donne beaucoup de lui-même. A travers cela, il continue simplement de divertir et de combler son audience"* témoigne John Avildsen.

"Revenir à Philadelphie est un peu comme rentrer chez soi. Nous sommes ainsi revenus à la genèse du personnage, à ses racines. Rocky n'est pas Superman. Il est Monsieur Tout-le-Monde" conclut Sylvester Stallone qui ne sera jamais le Rocky XXV sénile rapidement parodié dans **Y-a-t-il enfin un Pilote dans l'Avion ?**

Cyrille GIRAUD

FLASH-BACK

ROCKY FAMILY

Après Capri, c'est au tour de Rocky d'être fini. Cinq épisodes et puis s'en va. Stallone laisse derrière lui l'un des personnages les plus attachants des deux décennies écoulées, et abandonne un lot de seconds rôles hors du commun. Flash-back...

PAULIE
(Burt Young)

Frère aîné d'Adrian, copain de Rocky et bientôt son beau frère. Beauf justement et profiteur, Paulie bosse dans le frigo d'une boucherie. Pousse Adrian dans les bras de Rocky et considère cet acte réussi comme une dette éternelle de Rocky envers lui. Dès lors, vit à ses crochets. Tente une aventure indépendante en travaillant pour Tony Gazzo. La disparition de Gazzo à la fin de Rocky II amène les scénaristes à faire de Paulie une loque au début du III. Rage contre Rocky, bousille le flipper à l'effigie du champion et finit derrière les barreaux. Intègre définitivement la famille Balboa sur la demande de Rocky. Bougon, gueule constamment pour n'importe quoi, n'en finit pas de mâcher son cigare. Serait insupportable si Rocky n'éprouvait pas de l'affection pour lui. Ne connaît pas les femmes si ce n'est un an robot domestique qu'il apprécie pour sa soumission. Nihiliste convaincu mais bon bougre, il seconde constamment Rocky.



Burt Young traverse avec talent les cinq épisodes de la série, dont il est indissociable. Sa tronche boudeuse apporte la touche d'humour. Tout comme Adrian, il fait le lien entre le Rocky des débuts et le célèbre champion de boxe.

ADRIAN
(Talia Shire)

Soeur de Paulie. Travaille dans un magasin d'alimentation pour animaux. A vendu Bouton et Pression, les deux tortues, à Rocky. Coincée au-delà du raisonnable, vieille fille endurcie, elle se laisse progressivement séduire par lui, devient son épouse et lui donne un enfant, Rocky Jr. Compte plus que la boxe pour Rocky, incapable de s'entraîner correctement lorsqu'elle séjourne, dans un état comateux, à l'hôpital suite à un accouchement difficile. Soutient Rocky et tente de surmonter sa peur de le voir grièvement blessé sur un ring. Ira jusqu'à le rejoindre en URSS pour l'aider à préparer son combat contre Drago.



Pour se moquer de Stallone, il suffit de crier son nom en tordant la bouche et en levant les yeux au ciel. Adrian, l'épouse modèle, aimante, compréhensive. Talia Shire, qui s'embellit au fil des épisodes, se fond dans la peau de celle qui assure l'équilibre du champion. Un rôle simple, donc très difficile.

MICKEY
(Burgess Meredith)

76 ans au début de la saga. Ancien boxeur professionnel. S'est reconverti comme entraîneur au club où Rocky enfile les gants depuis 9 ans. Traite Rocky comme un moins que rien. A été fortement déçu qu'il ne s'élève jamais au niveau des meilleurs. Voit dans l'annonce du combat Creed/Balboa sa dernière chance de former un champion. Fait ses offres de service à Rocky qui refuse en souvenir de son indifférence. Devient après explications l'entraîneur de Rocky. L'accompagne dans ses premières victoires, se soucie comme un père de son état physique. Lui conseille même de raccrocher plutôt que d'offrir une revanche à Apollo Creed. Ne croit plus en Rocky lorsqu'il s'apprête à affronter Clubber Lang. Entraîne malgré tout le champion et succombe à une crise cardiaque dans les vestiaires juste après la défaite de Rocky. Continue de vivre dans la mémoire de Rocky, qui porte au cou un pendentif lui ayant appartenu.



Les dernières joies, les dernières peurs d'un vieillard, c'est Mickey. Burgess Meredith, figure du père protecteur, donne au même titre qu'Adrian et Apollo Creed un sens à la boxe de Rocky.

TONY GAZZO
(Joe Spinell)

Officie dans le milieu du jeu et embauche des gars comme Rocky pour casser les doigts des mauvais payeurs. Reproche à Rocky de le décrédibiliser en refusant de secouer physiquement les endettés. L'aime bien malgré tout et le soutient financièrement lorsque ce dernier s'apprête à affronter Apollo Creed. Engagera plus tard Paulie, pistonné par Rocky.



Un formidable second rôle pour Joe Spinell. Gazzo, le magouilleur tranquille, c'est le premier père spirituel de Rocky, avant que Mickey ne prenne la relève. Disparaît de la saga après Rocky II, sans explication ni raison. Dommage.

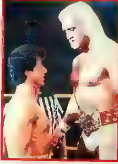


APOLLO CREED
(Carl Weathers)

Le seul personnage qui change du tout au tout au cours de la série. Champion du monde satisfait, soucieux de sa bourse et capable d'offrir une chance à un inconnu pour faire grimper sa cote de popularité, il apprend petit à petit à respecter Rocky. Déchu de son titre, il vient trouver Rocky après la mort de Mickey pour devenir son entraîneur. Entend lui redonner l'"œil du tigre" suite à sa défaite face à Clubber Lang. Travaille en musique et donne à la boxe du champion la souplesse nécessaire pour éviter les crochets de Lang. Demande à Rocky de disputer une "belle", en amis, dont on ne connaîtra jamais le vainqueur. Apprend dans sa piscine l'existence de Drago. Voit une occasion de remonter sur le ring et se tourne vers Rocky pour flanquer une raclée au Russe. Se fait massacrer au premier round, implore Rocky de ne pas jeter l'éponge et tombe au deuxième round, pour toujours.
Un rien frimeur, Apollo Creed permet à Rocky de se maintenir en contact direct avec le monde de la boxe. Si Rocky est ce qu'il est, c'est en partie à cause d'Apollo. Carl Weathers se révèle bon acteur comme la grande majorité de ceux qui sont apparus dans la série.

THUNDERLIPS
(Hulk Hogan)

Catcheur populaire aux Etats-Unis, Thunderlips (Lèvres de Feu) affronte Rocky dans un match de gala. Prend le combat amical très au sérieux et balance un Rocky sonné dans le public. Subit bien sûr la vengeance du champion avant que tout ne se termine cordialement par une photo de famille.



Entr'acte récréatif dans la saga, Thunderlips, deux mètres et cent cinquante kilos, fait passer Stallone pour un gringalet. Marrant



IVAN DRAGO
(Dolph Lundgren)

Membre de l'armée soviétique, champion du monde de boxe amateur. Sa venue en Amérique marque l'entrée officielle de l'URSS dans la boxe professionnelle. Fruit de la technologie et protégé du Soviet Supreme, il possède une force de frappe sans égal. Se fait connaître des Américains en affrontant Apollo Creed. Est surpris par la dimension "spectacle" donnée au combat et regarde incrédule James Brown entonner "Living in America". Plus tard, envoie au tapis Creed, qui ne se relèvera pas. Provoque Rocky pour un combat se déroulant en URSS. S'entraîne intensément en intérieur pendant que Rocky s'essoufle dans la neige. Se bat contre les machines pendant que Rocky affronte la nature. Perd les faveurs du public et du Soviet Supreme pendant le combat, et s'effondre au dernier round. L'adversaire de Rocky le plus impressionnant. Lundgren, monolithique, en impose tellement que pour la première fois dans la série, on ne croit pas un instant que Rocky puisse venir à bout de Drago



LUDMILLA DRAGO
(Brigitte Nielsen)

Femme de Ivan Drago, deux fois championne du monde de natation. Une façon impeccable de vanter la force de son époux et de provoquer avant match, d'un sourire amical, les femmes des futures victimes du champion russe. Croit sincèrement en Ivan Drago et tombe de haut au terme de la confrontation finale.
Evidemment, un rôle minimal voire inutile. Mais à l'époque, Brigitte et Stallone vivaient le grand amour, comme dirait *Paris Match*. Donc

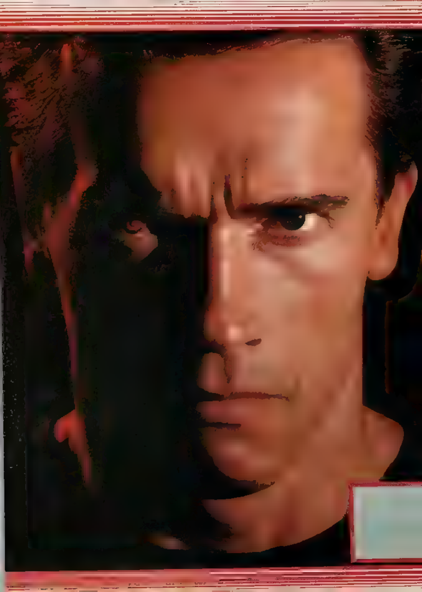
CLUBBER LANG
(Mister T)

Le look qui tue. Une rage permanente. Veut, tout simplement, tuer Rocky, sur le ring ou ailleurs. S'entraîne chez lui ou dans la rue de façon bestiale. Provoque Rocky alors qu'il découvre sa statue, insulte sa femme. Se motive dans l'inconfort matériel pendant que Rocky goûte aux joies de la bourgeoisie. Devient champion du monde en corrigeant un Rocky inquiet pour un Mickey défaillant. Puis, subit sa première défaite face à Rocky qui a retrouvé entretemps l'"œil du tigre"



Acteur lourd pour séries télévisées ringardes, Mister T se transforme en monstre athlétique. Comme Lundgren et Weathers, il n'a jamais été meilleur que dans la série et participe pour beaucoup au côté jouissif de l'opus trois.

Vincent GUIGNEBERT



LA TETE ET LES BRAS

Les deux visages d'ARNOLD

Il existe deux Arnold Schwarzenegger. Le premier réduit en miettes, en charpie, tout ce qui passe à sa portée. Le second éduque des gosses de cinq ans et leur enseigne les bonnes manières tout en mettant derrière les verroux un affreux dealer...

Tandis qu'il triomphe actuellement partout dans le monde en foulant de son 44 fillette le sol de la planète Mars, Arnold se plait à souffler successivement le chaud et le froid. Il le fait déjà au sein du même film, Total Recall, en incarnant à la fois le bon et le méchant, le gentil Quaid et le vilain Hauser. Mais le très polyvalent Arnold n'entend plus se limiter à des registres qu'on lui interdisait strictement au début de sa carrière. Il peut jouer la comédie, porter des bermudas criards et pousser un landeau. Qui aurait imaginé pareil tableau de la part de celui qui fut l'un des tueurs les plus impitoyables de mémoire de spectateurs ? Le Terminator, qui annonce son grand retour pour très bientôt.

Columbia a déjà fixé la date de sortie de Terminator 2 dans l'hexagone. Elle est prévue pour la mi-octobre 1991, soit presque un an jour pour jour après celle de Total Recall. Terminator 2 symbolise l'apogée de la compagnie *Carolco*, laquelle regroupe désormais toutes les stars baraquées des Etats-Unis Stallone, Van Damme, Lundgren et Arnold. Apogée aussi pour des raisons contractuelles. Jusqu'à présent détenus par la firme *Orion*, les droits de Terminator 2 sont passés chez *Carolco* pour la somme astronomique de 5 millions de dollars James Cameron et son ex-épouse, la productrice Gale Ann Hurd aussi. Habitué à voir les choses en très grand (Total Recall, Rambo III...) *Carolco* ne lésine pas sur les moyens les fonds alloués à Terminator 2 avoisinent les 50 millions de dollars. Et dire que le premier avait bénéficié d'un budget comme toute modique d'une dizaine de briques. Le principe de départ du film paraît assez évident. Le Terminator incarné par Arnold n'a pas été construit en un seul exemplaire. Il en est existe encore plusieurs, tous programmés pour nuire à la toute charmante Linda Hamilton, porteuse du dernier espoir pour l'humanité. Les premières images du film, une bande-annonce destinée à faire saliver les distributeurs, impressionnent. On y voit un squelette de bras, en fait une armature de métal, sur lequel la chair se reconstitue à grande vitesse tandis que raisonne une voix caverneuse. Pas de gros changements au générique de Terminator 2 par rapport au premier. Sont toujours présents Arnold et la comédienne Linda Hamilton, James Cameron, co-auteur du scénario également, et le maquilleur Stan Winston. Les effets spéciaux du film sont d'ailleurs sous le sceau du secret, mais Winston sourit déjà en annonçant qu'ils ne ressemblent à rien de ce qui a été vu jusqu'à présent. Cela serait-il la présence au sein de la même séquence de plusieurs Terminator/Arnold ? Potentiel destructeur assuré.

Avant Terminator 2 Judgement Day Arnold Schwarzenegger aura tourné The Kindergarten Cop polar familial réalisé par le boeuf Ivan Reitman qui l'avait dirigé, en bermudas, dans Jumeaux. Comme Jumeaux fit un malheur au box-office, les producteurs décidèrent de réunir de nouveau les deux hommes dans une comédie pour tous. Public visé "les gosses de cinq ans" d'après la presse américaine. Mais Arnold ne rougit pas à l'idée de jouer les Babar dans un thriller gentil. *"Depuis maintenant 10 ans, je demande aux scénaristes, réalisateurs et responsables des studios de me trouver un sujet où les enfants auraient une place importante. Quelque chose comme ce que Jon Voight a fait dans le domaine du film de boxe avec Le Champion"* s'explique le géant autrichien. La référence au Champion de Franco Zeffirelli fait plutôt peur dans la mesure où le film en question est un gros sucre d'orge écœurant au premier coup de langue. S'il rabaisse considérablement l'âge de son public, Arnold ne change pas réellement de rôle. Il interprète un flic du nom de John Kimple, lequel course un odieux trafiquant de drogue, Crisp. Mais suite à quelques mésaventures, Kimple se retrouve commis au poste d'éducateur pour des enfants de cinq ans. Cela ne l'empêchera pas de mener à bien la mission qu'il s'est fixée.



A première vue, The Kindergarden Cop se rapproche davantage de *L'Ile aux Enfants* que de L'Inspecteur Harry. Arnold au milieu de gosses dévastant un magasin de jouets, Arnold servant de prof de gym aux turbulents bambins... Le Terminator dans le rôle d'un "flic-gardien d'enfants" paraît néanmoins crédible. Comme Ivan Reitman affirme ne avoir voulu tomber dans le piège de l'infantilisme, qu'il considère les gosses comme des personnes intelligentes, le bon sera peut-être au rendez-vous. En tout cas, le spectacle d'Arnold totalement dépassé par une bande de mômes mérite déjà le coup d'oeil. Sortie prévue en France pour début mars 91.

Cyrille GIRAUD

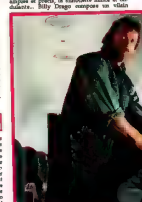
DELTA FORCE 2

Après avoir reçu la visite de James Bond dans *Permis de Tuer*, les trafiquants de drogue d'Amérique du Sud se ramassent une deuxième rouste magistrale. Chuck Norris remplace 007 et se montre nettement plus catégorique. On liquide tous les méchants sur les ordres de George Bush. Mais parfois la fiction a tendance à déborder quelque peu sur la réalité...

Chuck Norris n'en est plus à flanquer des torgnoles aux terroristes palestiniens, pirates de l'air menaçant la sécurité d'Israël. Il aurait pu, comme Stallone, dérouiller le soviet en Afghanistan, corriger quelques intégristes islamiques. Le choix est large. Mais les américains apprécient surtout de mettre en valeur leurs dons pour les interventions armées dans les patelins soumis à la tyrannie. Cible idéale : l'Amérique du Sud où pullulent les gouvernements ripoux, les fonctionnaires véreux et les barons de la drogue. Après la décision de George Bush de renverser le desposte trafiquant de coke Manuel Noriega, les productions *Cannon* ripostent par **Delta Force 2**, apologie de la politique extérieure de la Maison Blanche en matière de raclée à foutre sur la gueule des dictateurs sniffeurs de dope. *Cannon* n'y va pas par quatre chemins : les agents américains défendent la veuve et l'orphelin, les trafiquants de drogue sont des malfaisants intégraux pétant dans la soie, le gouvernement du pays visité est dirigé par un homme de paille . Pas bien compliqué de comprendre et d'applaudir à l'intervention américaine. Tout est là pour qu'on y adhère totalement.

LES ROIS DE LA COKE

Spécialiste des missions risquées aux quatre coins du monde, le Colonel Scott McCoy ne refuse jamais une escapade plus dangereuse que la précédente. Il accepte de libérer une escouade d'américains pris en otage par le très cruel Ramon Cota. Cota n'est pas un enfant de chœur. Il fallait pour l'interpréter un comédien au physique immédiatement reconnaissable, un comédien capable de donner à ce méchant un relief inédit et des attitudes psychotiques. Seul Billy Drago pouvait l'interpréter. Homme de main tout de blanc vêtu de Al Capone dans **Les Incorruptibles**, albinos dans **Vamp**, il réitère à la ligne près, après **China White**, sa composition d'un trafiquant de drogue. Comme **China White**, vu son origine (Hong Kong), ne risque pas de connaître une bien grande diffusion, le comédien peut se livrer à l'auto-plagiat. Sa composition demeure cependant l'élément le plus convaincant de **Delta Force 2**. Le visage passant de la tourmente au rictus sardonique, les gestes amples et précis, la silhouette mince et ondulante... Billy Drago compose un vilain



séduisant dans son incommensurable méchanceté. Pour bien se glisser dans la peau du personnage, le comédien refuse de loger dans l'hôtel loué par la production. Il s'installe ainsi en pleine jungle des semaines durant et vit dans des conditions pour le moins précaires. *"Ramon Cota est complètement amoral. Il n'a aucune notion de bien ou de mal. Il peut avoir une soudaine poussée de douceur et de générosité, puis devenir l'instant d'après cruel et barbare"* commente Billy Drago. Ramon Cota tue un nourrisson pour s'en servir comme cache à drogue, il viole une femme, liquide son bébé et son mari, descend d'une balle dans la nuque un vieux paysan innocent, gaze dans une chambre vitrée les agents américains, éventre sur vingt bons centimètres un traître.. Il connaîtra évidemment un châtiment à la mesure de ses crimes

LES GRANDS BOUMS

"Le gouvernement d'Aquino n'est pas aussi réceptif et coopérant avec les cinéastes américains que l'était Marcos. C'est plus difficile de faire les choses. Il nous faut travailler avec beaucoup de gens différents, alors qu'auparavant un seul responsable prenait le tout en main" confie le réalisateur de **Delta Force 2**, Aaron Norris, dont la filmographie inclut **Braddock** et **Platoon Leader**. Des propos curieux pour quelqu'un qui, par film interposé, condamne les gouvernements complices des barons de la drogue, celui de Marcos ayant été l'un de ceux-là ! Pour l'action, Aaron Norris sait y faire. Son expérience de cascadeur et de réalisateur de la seconde équipe joue pour beaucoup. Des explosions spectaculaires, des mitraillages, des dizaines de figurants vingt fois liquidés, Chuck Norris grimpant le long d'une paroi particulièrement abrupte, Billy Drago voltigeant dans les airs... Les artificiers, les responsables des jets d'hémoglobine, les cascadeurs se sont dépensés sans compter. Mieux réalisé que le premier **Delta Force** de Menahem Golan, cette séquelle s'est ramassée une gamelle à sa sortie aux États-Unis. Nul doute que la campagne de presse concernant l'accident malheureux survenu durant le tournage ait amené ce boycott du public





L'ACCIDENT

Cinq morts, trois blessés graves : le tournage de **Delta Force 2** compte parmi les plus meurtriers de l'histoire du cinéma. Un hélicoptère pas réellement fiable, un pilote du genre casse-cou, un responsable des cascades peu soucieux de la sécurité. Il n'en faut pas plus pour qu'un appareil perde rapidement de l'altitude pour s'écraser au sol.

L'affaire se déroule en octobre 89 à Tagaytay City, à environ 150 kilomètres de Manille, capitale des Philippines. Alors que Chuck Norris est absent du plateau, son frère, Aaron, prépare une séquence à priori insignifiante. À l'image de la catastrophe de **La Quatrième Dimension** (plusieurs enfants morts et l'acteur Vic Morrow décapité par une pale d'hélico), les consignes de sécurité ne sont guère respectées. Première personne mise en cause dans l'accident, le pilote Jojo Impérial, formé à l'Aérospatiale, n'a qu'une connaissance très limitée des cascades aériennes et ne se préoccupe que rarement des indications des cadrans de bord. Sa façon de manœuvrer se limite à "sentir l'hélicoptère". Question de feeling. Et les 5.000 dollars mensuels lui font instantanément oublier ses carences. Jojo Impérial meurt des suites de ses blessures dans un hôpital sous-équipé. Ce même Jojo Impérial a été engagé par la production après le désistement de Craig Hosking, un professionnel hollywoodien, responsable des cascades aériennes sur des films comme **Le Retour de l'Inspecteur Harry** et **L'Arme Fatale 2**. Hosking estimant les risques trop grands.

Le nom le plus mis en cause dans le crash de l'hélicoptère est celui de Dean Ferrandini, coordinateur de cascades au passif déjà lourd à trimballer. Il porte, en partie, la responsabilité d'un autre accident d'hélicoptère. Quatre morts sur le plateau de **Braddock Portés Disparus III**, un film de Aaron Norris avec Chuck Norris, et une autre production Cannon. À en croire que cela devient une véritable malédiction. Souvent mis au banc de l'Association Internationale des Cascadeurs de Cinéma, Dean Ferrandi ne tient nullement compte des remarques de Andy Gill, un collaborateur proche. Celui-ci le met en garde contre un relief particulièrement accidenté. Ce à quoi Ferrandi répond *"Andy, voici venu le temps de faire de grandes choses. Delta Force 2 n'est pas un épisode de Supercopter. Ce n'est pas un show TV. Nous allons faire les choses pour de vrai !"*. À donner froid dans le dos. Même Jon Epstein, traditionnelle doublure de Chuck Norris, refuse de travailler sur **Delta Force 2** à la suite de mésaventures en compagnie de Dean Ferrandini. Ferrandini remis en cause une nouvelle fois par Kady Dover dans les cascades mettant en scène Billy Drago soulevé par un harnais à quelques dizaines de mètres du sol. Généralement cet accessoire relié par un filin à l'hélicoptère se double généralement d'une sécurité. Rien de tel dans **Delta Force 2**. Lorsque Kady Bover déboule sur le plateau, on lui rétorque simplement *"de la boucler et d'arrêter de se comporter comme un bébé !"*. À l'intérieur de l'hélicoptère se trouvaient en plus des techniciens deux comédiens. Le premier, John Ryan, déteste l'hélicoptère et révèle que son contrat ne prévoyait pas cette escapade. Il se laisse néanmoins convaincre. Il s'en sort plutôt bien avec plusieurs côtes fracturées, une épaule cassée, des plaies à la tête et quelques bricoles internes. L'autre acteur, Mateo Gomez, a le visage gravement atteint au point de perdre un œil. Ajoutez quelques fractures, notamment une à la hanche gauche. L'assistant opérateur Rami Siman-Tov s'en tire aussi avec des fractures au dos, bras et épaules.

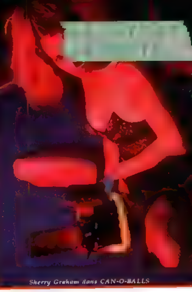
Hormis Jojo Impérial, les disparus de **Delta Force 2** se nomment Gadi Danzig (caméraman, mort sur le coup), Don Marshall (contremaître, mort dans l'incendie de l'appareil), Mike Graham (accessoiriste, décédé de ses brûlures sur le trajet vers l'hôpital), Geof Brewer (acteur/cascadeur, le bassin en miettes et le crâne fracturé, mort au terme de 19 heures de coma alors que son frère venait de rentrer dans sa chambre en compagnie d'un médecin américain). Une très sale affaire qui implique aussi Aaron Norris, accusé par Kady Bover d'agir comme *"un gamin capricieux dans la cour de récréation"*

Marc TOULLEC

***Delta Force 2, The Colombian Connection.** USA 1990. Réal. Aaron Norris. Scén. Lee Reynolds, James Bruner et Menahem Golan. Dir. Phot. Joao Fernandes. Mus. Frederic Talgorn. Prod. Yoram Globus et Christopher Pearce, Cannon. Int. Chuck Norris, Billy Drago, John P. Ryan, Richard Jaeckel, Paul Perri, Mateo Gomez, Ruth de Sosa. Dur. 1H 45. Dist. Europe Image Distribution/ Pathé Europa. Sortie nationale le 21 novembre 1990.*



Michelle [illegible] dans CAN-[illegible]



Sherry Graham dans CAN-O-BALLS

PRETTY WOMEN

A Hollywood, les prétendantes au succès sont nombreuses. Et des nouvelles têtes apparaissent tous les jours, toutes prêtes à bouffer de la vache enragée pour grimper ensuite au sommet de l'affiche. Les illusions font parfois vivre ces pretty women...

Question formes, les mecs arborent celles, avantageuses, du guerrier repus de mitraillages contre le vilain vietcong ou contre le terroriste basané. Question formes, les nénettes arborent celles, tout aussi avantageuses, de la super pin-up descendue du calendrier pour routier fantasmeur. Et ces dernières remplissent dans le domaine de la série Z hollywoodienne une fonction bien spécifique : montrer leurs fesses, leurs seins et hurler à s'en décrocher les mâchoires. Aucune honte à jouer le jeu des machos dans ces produits estampillés du sceau de la ringardise. Poitrines silliconées, gros culs statufiés à force de stretching... Elles sont magnifiques les donzelles de la nouvelle série B. Si belles et tellement artificielles, tellement fabriquées. Qu'importe, elles sont nettement plus bandantes que les vicissitudes de Debra Winger dans Un Thé au Sahara. Voici les petites dernières pointant à l'horizon.

Tony Sinclair : ce nom commence à évoquer quelque chose d'unique pour les amateurs de séries Z. Pas moins d'une bonne demi-douzaine de craignos productions en moins d'un an. Passant allègrement de la saga des plumes (Doctor Tickenstein, Count Tickula, Featherface) à une ultime et cochonne version du **Fantôme de l'Opéra**, Tony Sinclair se répand désormais sur Edgar Poe avec **Can-O-Balls**, très vaguement inspiré de la nouvelle "Le système du Professeur Goudron et du Docteur Plume". Le film se déroule dans un hôpital dont les patients sont rendus fous par une bouffe infâme. Au bout d'un régime draconien, les malades cinglés servent de dîner au personnel de l'établissement, des infirmières bien farouches en particulier.

"*Nous avons singulièrement modifié le concept du scénario original. Au départ, Can-O-Balls devait se dérouler dans un magasin de vêtements. Puis, nous avons modifié l'histoire de façon à ce que le film puisse se situer dans un hôpital. Le magasin de vêtements intervient, mais sert uniquement de prémices à des séquences plus intenses impliquant la clinique*" témoigne un Tony Sinclair impérial. Grand amateur de nénettes déshabillées (un prolongement des castings ?), Tony Sinclair met en scène sa nouvelle conquête, une débutante du nom de Michelle Prince. D'emblée, Michelle Prince affiche un curriculum-vitae éblouissant : "*Miss Prince, mannequin, est surtout connue pour avoir figuré sur les chaînes de télévision câblée. Elle a récemment tourné une émission spéciale consacrée aux maillots de bain et à la haute couture. Miss Prince a aussi défilé dans de nombreux shows à Los Angeles où elle présentait des vêtements de bain. En hommage à ses expériences professionnelles, elle porte un "bikini chic" lors des scènes clefs de Can-O-Balls*" commente son agent, encore plus digne que Tony Sinclair. Et on ne rigole pas. Après cette prestation



Suzanne Ager dans LITTLE DEVILS



Michelle Prince et Sherry Graham dans CAN-O-BA[...]

inoubliable où des cannibales manquent de la bouffer toute crue, Michelle Prince enchaîne sur **Tenderloin**. *"J'y incarne une chanteuse-strip-teaseuse dans un cabaret"* annonce la drôlesse qui aurait impressionné un producteur avec son premier film !

Toujours à l'affût d'un bon coup, Tony Sinclair réquisitionne une deuxième pin-up pour les besoins du bestiaire féminin de **Can-O-Bells**. Sherry Graham qu'elle s'appelle, exmannequin elle aussi, mais comédienne chevronnée par contre. **Bad Girls from Mars**, **Dark Obsession**, **The Haunting Fear**, **Last Call**... Sacré palmarès. Mademoiselle Graham joue également les hôtesses sataniques dans l'émission *Video Revue* consacrée à des histoires horribles. Et son personnage se nomme Evilynn. Elle ne serait pas allée chercher l'inspiration du côté de chez Elvira par hasard ? Sherry sera la vedette du prochain chef-d'œuvre de Tony Sinclair, **Styx**

LE GRAND FRED OLEN

Fred Olen Ray est le père spirituel de Tony Sinclair, un grand consommateur de petites femmes courtement vêtues. Son dernier rejeton, **Little Devils**, promet du grandiose. Le film présente une nénette pas sexy du tout mais désireuse de rejoindre le club très fermé, celui des "plus belles et vicieuses putes de l'univers". Mais il faut mériter le statut de membre adhérent. Le laideron subit donc toute une série de tests dans le but de devenir elle aussi une "belle pute vicelarde". Mais son initiation tourne mal. Elle est jetée dans la prison du club. C'est là que Satan en personne lui rend visite et lui propose un deal auquel plus d'un s'est déjà fait avoir.

Contre son âme, le petit boudin devient une plantureuse jeune femme capable de séduire, d'humilier, puis de détruire tous les hommes...

Grand casseur de mythes devant l'éternel, Fred Olen Ray adapte dans **Little Devils** la légende de Faust. A la sauce de la série Z californienne, cela doit être évidemment aussi chaud que les enfers... Au générique, une grande surprise pour les nostalgiques du cinéma fantastique anglais des années 70, la voluptueuse autant que perfide Martine Beswick dont on se souviendra toujours de la troublante et magnétique présence dans **Dr. Jekyll & Sister Hyde**. Gitane bagarreuse dans **Bons Baisers de Russie**, femme préhistorique portant sur une chute de reins adorable une mini-jupe en peau de bête, Martine Beswick survivait comme serveuse sur Hollywood Boulevard. Fred Olen Ray, qui en a sorti plus d'un de sa retraite forcée, l'apprend et lui propose un rôle de vedette invitée dans ce **Little Devils**.

Mais les érotomanes avertis n'iront pas voir le film pour les rides de Martine Beswick. Pour le petit cul, et les nichons de Suzanne Ager plutôt. Bonnarde, Suzanne Ager a acquis tout récemment le titre de "scream queen", mouvement mené par des donzelles comme Linnea Quigley et Michelle Bauer (présente dans **Little Devils** elle aussi). Elle porte à son actif **Evil Toons**, version sexe et gore de **Roger Rabbit**, **Creepzone**, avec plein de monstres chevrotants et baveux, et **Rock'Em Dead** que fréquente également la dernière égérie de John Waters. Une certaine Traci Lords

Marc TOULLEC

ENVOYE SPECIAL

Israël de nouveau menacé par un complot à l'échelon international. Mais, cette fois-ci, ce ne sont pas les Nations Unies qui réglementent la crise. Maniant aussi bien la machine à écrire que le flingue, Dolph Lundgren déjoue les funestes ambitions d'un dingue visant la guerre totale.





Dolph Lundgren et Lou Gossel Jr

Pendant que la crise du Golfe continue de faire la une des journaux, certains producteurs manifestent un intérêt soudain pour tout ce qui touche au Moyen-Orient. Ceux de Envoyé Spécial ont eu du flair dans la mesure où le projet date d'avant les fameux événements. Terrorisme, attentats, investigation, services secrets, ambassade, journalistes trop curieux, traîtrise. **Envoyé Spécial** comptabilise les composantes propres à fournir un thriller d'espionnage efficace et pas trop manichéen. Tout ceci est assez classique mais les rebondissements de l'action ne permettent pas de s'en apercevoir trop vite.

OCTOBRE NOIR

Mike Anderson n'a pas réellement le profil du journaliste d'investigation. Ex-marine, il débarque en Israël pour enquêter sur un attentat énigmatique qui a coûté la vie à huit militaires américains. D'emblée il se refuse à croire la version officielle de la CIA condamnant un groupe terroriste du nom d'Octobre Noir. À Jérusalem, Anderson a la surprise de rencontrer son ex petite amie Susan Clifford, désormais attachée de presse de l'ambassade des Etats-Unis. Une surprise ne venant jamais seule, il renoue par la même occasion avec un vieil adversaire Lou Jackson, patron local de la CIA. Jackson tente de dissuader Anderson de poursuivre son enquête. Le reporter s'y refuse et interroge un ancien copain de régiment, le Colonel John Cooper, lequel ne tarde pas à être assassiné.

Progressivement, Mike Anderson est entraîné dans un engrenage infernal. Tandis que les cadavres pleuvent autour de lui, que les tentatives d'assassinat se multiplient, il découvre qu'un gigantesque complot menace une paix déjà précaire dans cette région du monde. Commence dès lors une course contre le temps. A Anderson de stopper une machination machiavélique qui a pour but de provoquer une catastrophe internationale.

TOURISME A RISQUES

Original, de planter le décor d'un thriller en Israël, pays qui est surtout habitué à accueillir le tournage des productions Cannon et de Menahem Golan, citoyen du patelin. **Envoyé Spécial** ne faillit pas trop à la règle. Jérusalem est toujours un nid de terroristes, de comploteurs et de poseurs de bombes. La parfaite carte postale pour militaires américains en permission. *"Tourner en Israël a été moins difficile qu'on ne le craignait. Il y avait évidemment des problèmes logistiques avec l'armée mais l'équipe locale avait su tirer des enseignements précieux de leur travail sur* **Rambo III**. *Le souci le plus important provenait du transport de certains décors bien spécifiques ou de matériel qu'il était impossible de trouver dans ce pays. Mais les Israéliens sont de bons bosseurs. Ils ne tiennent pas compte des horaires syndicaux"* commente Dolph Lundgren.

Malgré le côté exotique de l'environnement, **Envoyé Special** ne cède pas trop à la cou-





leur locale, à la balade touristique. Le décor change plutôt agréablement des sempiternelles rues ensoleillées de Los Angeles ou des longues avenues new-yorkaises. Sortir des inévitables métropoles devient rare dans le cinéma américain !

A LA HITCHOCK

Réalisateur en 1989 d'un film d'horreur catégorie B tourné en Yougoslavie, auteur de quelques scénarios pour *Contes d'Outre-Tombe* et *Alfred Hitchock Présente*, le jeune Manny Coto tâte avec Envoyé Spécial à une ambitieuse production dans laquelle il s'agissait surtout de ne pas faire office de faire-valoir de simple technicien payé pour mettre en valeur la vedette. *"Je pense que se trouver confronté à un gros budget enlève un grand poids. Bien sûr, par rapport à un petit film, il existe des pressions supplémentaires. Mais celles-ci sont complètement différentes, moins pécuniaires. Les producteurs d'Envoyé Spécial m'ont permis de tourner le film que je désirais vraiment faire : un film noir, dur, conçu dans un style très précis, avec évidemment beaucoup d'action"*. Déplacements aériens de la caméra, plans bizarroïdes... Manny Coto déploie les artifices discrets du grand suspense et cite volontiers Hitchcock. Il va même jusqu'à citer l'une des grandes scènes d'anthologie du Maître dans le final. L'affrontement entre Dolph Lundgren et Lisa Berkley derrière l'horloge géante renvoie directement au dénouement des 39 Marches ! Mais Manny Coto ne fait pas que citer, il ne copie pas. Sa passion d'Hitchcock est perceptible dans de nombreux plans forts. Celui, par exemple, où Dolph Lundgren subit le souffle de l'explosion de sa voiture et tombe fait penser à Cary Grant chutant pour éviter l'avion de La Mort aux Trousses ! D'Hitchcock, Manny Coto conserve également le goût d'un certain faste. Il filme les premiers extérieurs d'Envoyé Spécial dans les rues de Jérusalem, lors des festivités de l'Easter Parade, le vendredi 13 avril 1990. Cette scène détaille Dolph Lundgren, couvert de sang, courant à travers une foule de pèlerins effarouchés. *"Nous avons six caméras installées à divers endroits stratégiques autour de la vieille ville. Nous avons attendu que la place soit noire de monde pour demander à Dolph de courir. Plusieurs personnes se sont lancées à sa poursuite, dont deux gardes israéliens, ce que j'ai conservé dans le film. Un couple de touristes a même cru qu'il était réellement blessé"* continue le cinéaste. Parallèlement à la fuite de Dolph pressé par un compte à rebours allant sur sa fin, Manny Coto reconstitue une procession dans les rues étroites de la capitale israélienne en recourant à 300 figurants, presque essentiellement des émigrés d'origine russe. Filmée dans des conditions épouvantables dans des ruelles exiguës par une caméra haut perchée, le défilé des pèlerins constitue l'un des passages les plus réussis d'Envoyé Spécial. Avec une agression au sabre assez homérique dans une ambiance ténébreuse, une séquence très chaude sous la douche, Manny Coto prouve ses capacités de nouveau cinéaste au talent prometteur. Admirateur inconditionnel d'Alfred Hitchcock, il parvient même à donner à Dolph Lundgren un vrai rôle. Il lui arrive évidemment de taper bien fort sur ses agresseurs mais aussi sur une machine à écrire. Et avec tous ses doigts s'il vous plaît !

Marc TOULLEC

Cover Up. Grande-Bretagne/USA. 1990. Réal.: Manny Coto. Scén.: William Tannen. Dir. Phot.: David Gurfinkel. Cascades : Vic Armstrong. Prod.: Jacob Kotzky & Sharon Harel. Int.: Dolph Lundgren, Lou Gossett Jr., John Finn, Lisa Berkley, Gil Ka Pel, Howard Rypp... Dur.: 1H 30. Dist.: Métropolitan Filmexport. Sortie nationale prévue courant mars 91.

Entretien avec Dolph Lundgren

Au premier coup d'oeil, Dolph Lundgren ne fait évidemment pas penser à un disciple du professeur Tournesol. Et pourtant, celui qui fut Musclor, le sauveur de la galaxie, aspire à un léger plus de matière grise. Finie la gonflette outrancière des avant-bras et des pectoraux...



D'aspect à la ville, Dolph Lundgren est aussi balèze qu'à l'écran. Presque deux mètres, large, massif, blond comme une moisson. Dolph s'exprime toujours calmement, répond toujours présent lorsqu'il s'agit de promotionner ses films. Pas question de jouer les artésiennes comme certains muscles de l'écran. Tout sourire, chaleureux, mesurant la puissance de ses poignées de main (il risquerait, dans un moment d'inattention, de broyer définitivement la palucho de son interlocuteur)... Bref, Dolph Lundgren est un monsieur très bien qui manie un français prudent mais meilleur qu'il veut bien le dire. Royalement installé dans une résidence plus que luxueuse, il parle toujours avec la même aisance, la même sérénité.

LE BON CHOIX

"Dès le départ, les producteurs de Envoyé Spécial ont pensé à moi. Il m'ont envoyé un premier scénario qui ressemblait vraiment à tout ce que j'avais fait jusque là. Je n'avais pas du tout envie de me retaper des situations que je connaissais déjà bien. Je désirais que les gens me considèrent réellement comme un comédien à la vision de Envoyé Spécial. Avec les producteurs j'ai donc travaillé sur une nouvelle version du script où les personnages auraient un niveau psychologique plus élevé. C'est ainsi que Envoyé Spécial est devenu bien davantage qu'un simple film d'action" témoigne l'acteur suédois.

Comme beaucoup de projets, Envoyé Spécial subit les remontrances de son principal interprète. En cas de refus de quelques modifications assez conséquentes dans l'histoire, la star se désisterait et abandonnerait le rôle. Exit ainsi le réalisateur-scénariste William Tannen (Héros avec Chuck Norris) qui devait réaliser le film à l'origine. *"William Tannen ne s'est pas bien entendu avec les producteurs du point de vue créatif. Ils ont décidé d'un commun accord de ne pas travailler ensemble car leurs visions de Envoyé Spécial étaient radicalement différentes. Le scénario de départ était rempli de clichés. Les méchants étaient bien sûr des terroristes arabes. Plutôt lassant. Mon personnage ne possédait pas la moindre once d'originalité. Il agissait selon les prévisions les plus évidentes"* Une fois William Tannen viré d'Envoyé Spécial, la production porte son choix sur un jeune réalisateur de 28 ans, Manny Coto. *"Il est d'abord un bon scénariste. Il vient de rédiger un script pour Bruce Willis. Le fait qu'il vienne du film d'horreur lui confère un style intéressant. Dans ce domaine, on peut créer beaucoup de choses avec très peu d'argent. C'est pourquoi ses mouvements de caméra donnent aux images une véritable tension. Manny Coto a la tête pleine d'idées nouvelles. Son esprit novateur compense son manque d'expérience. Evidemment puisque Envoyé Spécial est son premier long-métrage, il devait travailler bien plus qu'un metteur en scène rodé. Il s'en est néanmoins très bien sorti"*

CHANGER DE PEAU

Frustrant d'être un baraqué, une armoire à glace, surtout si on aspire à une filmographie qui ne ressemble pas à un entrepôt de munitions. Dolph Lundgren souffre de cette étiquette vraiment trop collante et veille désormais à ne pas se limiter à des personnages interchangeables. *"Dans Envoyé Spécial, Mike Anderson est un journaliste. Il ne porte donc pas d'arme. C'est nouveau pour moi. Ce personnage m'a permis d'aborder des aspects plus dramatiques de la nature humaine. Cela me passionnait vraiment de voir si j'y arriverais, de voir de quelle manière pourrait fonctionner un personnage un peu plus intello qu'un Punisher par exemple. Dans ce rôle de journaliste, je peux alterner les scènes de bagarre, les scènes de tendresse et les instants d'humour. Il fallait vraiment que je tente cette expérience pour savoir si je pouvais devenir un comédien. Je pense sincèrement que le film marche bien. Il devrait être une étape dans ma carrière. Ce n'est pas que je tienne à laisser tomber les séquences d'action mais mon évolution m'amène désormais vers des rôles plus dramatiques. Je veux que ma carrière ne soit pas l'exclusivité d'un seul genre, je veux essayer d'autres domaines"*. Dolph Lundgren surveille du coin de l'oeil les escapades des rivaux Stallone/Arnold dans la comédie et lui aussi ne dirait pas non à une bonne partie de rigolade. *"J'y penserais plus sérieusement lorsqu'on m'enverra un bon script. Bien sûr que j'aimerais tourner une comédie mais pas n'importe quoi. Il faudra que je sois là au bon endroit et au bon moment"*

AUTORITE & MODESTIE

Depuis peu, Dolph Lundgren possède le privilège de peser sur l'orientation d'un film et de construire son personnage selon ses goûts. Sans la signature de l'ex-Punisher, un projet peut demeurer à l'état de synopsis pour acheteur potentiel. **Les Maîtres de l'Univers**, **Le Scorpion Rouge 2**, **Punisher 2** et même la suite d'**Envoyé Spécial**.. La liste des séquelles en instance sur le bureau de l'agent de Dolph est longue. *"C'est vrai que je modifie beaucoup le scénario en cours de tournage. Je discute aussi beaucoup avec l'auteur du script, avec le réalisateur. Je ne suis pas de ce genre de comédiens qui ont une image déjà bien implantée, bien établie. Je dois encore m'imposer auprès du public et pour cela, je travaille mes personnages à fond. A Hollywood, on écrit généralement des histoires en pensant à certaines vedettes. Pour moi, ce n'est encore jamais arrivé. Je dois m'adapter à un script déjà existant"*.

Pourquoi, dans ce cas, ne pas s'atteler directement à l'écriture d'un scénario ? Van Damme, Arnold et Stallone le font désormais presque systématiquement. *"Je pourrais si j'en avais le temps. Plus tard sans doute. Le plus important est encore d'avoir le contrôle du film, de pouvoir changer quelque chose qui ne vous plaît pas. Le fait d'être mentionné au générique en tant que scénariste n'est pas essentiel pour moi. La plupart des gens qui demandent à être ainsi crédités le font uniquement pour pouvoir rentrer au syndicat des scénaristes et bénéficier de quelques avantages"*

COMPETITION

Le parc des comédiens physiques s'est considérablement réduit depuis quelques années. Les meilleurs sont restés et des nouveaux sont arrivés sur le marché. Dolph Lundgren et Jean-Claude Van Damme. *"Il existe une vraie course entre Jean-Claude et moi. On a le même âge, on a débuté à peu près en même temps, on est tout deux Européens. N'empêche qu'on est aussi très différents l'un de l'autre et, dans cinq ans, on ne fera sans doute pas la même chose. Je pense que cette compétition est bénéfique. Au début de l'année prochaine, Jean-Claude et moi feront un film ensemble,* **Universal Soldiers**. *Cette collaboration aidera nos deux carrières. Quelque chose de bien en sortira. Dans ce film, j'interprète le méchant, un peu ce que le Joker est à Batman"*

Pour l'heure, laissant de côté la poignée de séquelles que des producteurs s'ingénient à faire émerger, Dolph Lundgren se rabat sur un genre qui lui est familier, le polar. *"Je vais commencer ce film en janvier. Il est plus centré sur l'action qu'Envoyé Spécial. Il met en scène le service de police de Los Angeles plus particulièrement chargé des affaires asiatiques qui touchent aux mafias japonaises, coréennes et aux triades chinoises. Je joue le sergent qui dirige ce service. Cet homme est un vrai spécialiste de l'Asie, il parle couramment le japonais. Un beau jour il se retrouve avec un nouveau partenaire, quelqu'un de très américain. Cet élève est Brandon Lee, le propre fils de Bruce Lee ! Tout le film est basé sur leur opposition"* Et un duo de flics supplémentaire ! Souhaitons au film d'être meilleur que le piètre **Dark Angel**. Mais Dolph semble désormais conscient des erreurs du passé. Il évoque **Punisher** avec une certaine aigreur, contourne **Dark Angel**, évite carrément **Les Maîtres de l'Univers**.. *"J'a. maintenant 35 ans. Je suis dans une phase décisive de ma carrière. Je sais que je ne fais que débuter. Les grandes choses viendront demain"* **Universal Soldiers** probablement !

Propos recueillis par Marc TOULLEC
(traduction : Didier ALLOUCH)



AVORIAZ 91

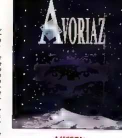
Du 12 au 20 janvier, le festival d'Avoriaz continuera son entreprise de ravalement de façade du cinéma fantastique. Les films viennent désormais de tous les horizons. USA, Angleterre bien sûr, mais il y aura aussi des ambassadeurs venant de Grèce, d'Extrême-Orient, de France (deux titres sont envisagés)... Le jury inclut le romancier brésilien Jorge Amado, le cinéaste Patrice Leconte, le comédien Helmut Berger, Alejandro Jodorowsky... Entre compétition, hors-compétition et "midnight show", voici une première estimation des réjouissances. A prendre sous réserves bien évidemment !

HARDWARE

Réalisé par un jeune anglais de 24 ans, Richard Stanley, **Hardware** débarque à Avoriaz après avoir été la bonne surprise du dernier marché de Cannes et l'une des révélations du festival de Sitges.
Dans un futur indéterminé, un baroudeur offre à sa petite amie, sculpteur, la tête rouillée d'un robot trouvé sur un champ de bataille. Il ne sait pas qu'il a fait rentrer dans le superbe loft de Jill une arme de guerre ultra-perfectionnée, Mark 13, un robot soldat capable de se reconstituer à la manière d'un Terminator. Et quand Mark 13 se réactive, la terreur commence.
A partir de ce sujet plutôt léger, Stanley met en boîte l'un des films les plus nerveux et les plus énergiques de ces dernières années. **Hardware** est un film en état d'urgence. Tout y est speedé. La caméra semble être prise d'hypertension. Le monteur a l'air d'avoir abusé des amphétamines. La chanson de Public Image est toujours poussée au maximum. Les couleurs, saturées à l'extrême, et les éclairages aggressifs.
Hardware attrape le spectateur par le col dès sa scène d'ouverture et ne le lâche qu'avec le mot fin. Puissant.

MEET THE FEEBLES

Programmé durant les "midnight shows", **Meet the Feebles**, de celui qui nous avait déjà fait gerber avec **Bad Taste** j'ai nommé Peter Jackson, se classe parmi les monstres cinématographiques de la décennie. Version gore, crado et scatologique du *Muppet Show* cette modeste production néo-zélandaise (par les moyens) se permet toutes les cochonneries possibles et frappe au-dessous de la ceinture. En plein dans les burnes. Cette belle histoire se déroule dans les coulisses d'un théâtre. La proximité du prochain spectacle met toute la troupe en effervescence Un rat tronche une petite chienne mignonne comme tout, un lapin chope le sida, une mouche bouffe de la merde dans la cuvette des chiottes, une vache, les pis gonflés par le désir et la luxure, se livre à une séance sado-maso... Ca flatule abondamment, ça utilise un language ordurier, ça se vautre dans le lisier et se termine en parodie branque de **Rambo**. Humiliée, plaquée par son morse d'amant, la jolie hippopotame sort les gros canons et extermine la troupe. Après le sexe et le caca, voici du gore bien dégueulasse. Un film immonde et fier de l'être.



MISERY

Pas de certitude encore sur la présence de **Misery** à Avoriaz. Prévu à la distribution au mois de mars, le film de Rob Reiner, cinéaste généralement voué à des registres légers (**Princess Bride**, **Quand Harry Rencontre Sally**, **Stand by Me** d'après Stephen King également) présente un écrivain célèbre séquestré par une infirmière timbrée. Rendue folle à l'idée que l'écrivain fasse mourir son héroïne préférée dans une ultime aventure, celle-ci le prive de nourriture et l'enferme dans une cave afin qu'il la ramène à la vie. Huis clos dans une cabane au milieu d'un paysage hostile et enneigé, **Misery** est avant tout la confrontation de deux comédiens exceptionnels James Caan dans le rôle du romancier Paul Sheldon et Kathy Bates dans celui de l'infirmière Annie Wilkes. **Misery** est déjà précédé d'une réputation on ne peut plus flatteuse

LA CREATURE DU CIMETIERE
(GRAVEYARD SHIFT)

Inspiré d'une nouvelle de Stephen King, **La Créature du Cimetière** renoue avec la tradition du film de monstre. Celui-ci, une énorme chauve-souris, hante les tréfonds d'une usine traitant la laine de mouton. Décors crades, personnages sales et vulgaires, lumière glauque, ambiance humide... Le réalisateur, Ralph Singleton, ne lésine jamais sur l'artillerie lourde pour créer le grand frisson. Les victimes se succèdent et c'est le bel étranger qui débusque le monstre. Réduite à sa plus simple expression, l'histoire ne ménage pas de grosses surprises. L'intérêt réside surtout dans la description d'un bled paumé de l'Amérique profonde. Le réalisateur sait ménager son petit suspense et ne dévoile la bête que dans les dernières minutes. Plutôt sympa.

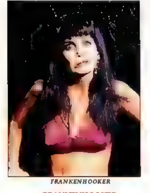


MISERY

HENRY : PORTRAIT OF A SERIAL KILLER

Henry est tout sauf un film fantastique. Le film de John Mc Naughton, fixé aux Etats-Unis, ne franchit jamais la frontière du réel. Tournage en 16 mm, image souvent sale détaillant les murs crapoteux des appartements, caméra le plus souvent immobile qui enregistre le triste quotidien des protagonistes, prise de son directe. Un film malsain tourné par un cinéaste fouille-merde ? Pas du tout. **Henry** est un vrai film. Entendez par là que la mise en scène est un parti pris, qu'on pense et réfléchit dans le film, qu'il n'y a donc pas invasion de mauvais goût, ni affichage d'une consciente intention de choquer. Un bon point.
Henry est un tueur comme si on disait de Robert qu'il est camionneur ou de Charles-André rentier. Motivation : zéro. Acte jouissif : très peu. Le meurtre chez Henry passe pour une habitude. Il tue de façon routinière, sans haine, sans autre raison que de tuer. Mc Naughton laisse exploser sa morale dans la dernière demi-heure : "on trouve toujours plus monstrueux que soi". Autrement dit, il y a tueur et tueur. Inattaquable.





FRANKENHOOKER

FRANKENHOOKER

Si **Elmer** vous laissait encore quelques doutes sur la santé mentale de Frank Henenlotter, **Frankenhooker** les enlève tous. Ce type est complètement cinglé. Marrant mais cinglé.
Un savant perd sa femme sous une tondeuse. Fou de chagrin, il s'en fabrique une nouvelle en utilisant des morceaux de cadavres de prostituées qu'il a lui-même occis et lui redonne la vie. Poussée par les pulsions des corps qui la composent, l'épouse ressuscitée va faire le tapin sur Time Square. Et en profite pour commettre des meurtres plus affreux les uns que les autres.
De la série B jouissive, un film heureux qui se permet d'aller très loin sans jamais se prendre au sérieux, et une scène d'anthologie. Celle où le savant enferme les prostituées dans une chambre d'hôtel minable et leur fait fumer du crack cent pour cent pur. Résultat, les prostituées explosent l'une après l'autre. Un grand moment.



Les deux photos ci-dessus : LA NUIT DES MORTS-VIVANTS

LA NUIT DES MORTS-VIVANTS
(LE REMAKE)

Une sacrée surprise. On s'attendait au pire vu que le producteur en chef de l'entreprise se nomme Menahem Golan. Et puis à quoi bon tourner le remake d'un des plus grands classiques du fantastique hard ? Sous la tutelle attentive de George Romero, réalisateur de l'original, le maquilleur Tom Savini utilise à peu près le même script qu'il y a vingt ans. Cela commence dans un cimetière et se poursuit dans une cabane cernée par les zombies. Pas de surprise de ce côté-là. La performance vient plutôt de la solidité de la narration, de l'impeccable mécanique de la peur, des personnages symboliques, de la situation ultra conventionnelle et ultra efficace... Tom Savini n'innove pas mais illustre talentueusement un récit mille fois plagié. Les zombies sont évidemment bien gores, bien décharnés. Le cinéaste-maquilleur n'abuse pas pour autant des effets spéciaux qui, malgré leur qualité, demeurent accessoires. C'est en quelque sorte une performance d'avoir réussi ce remake que tout vouait à l'échec.

MASSACRE A LA TRONCONNEUSE III

MASSACRE A LA TRONCONNEUSE III

Cette suite sera présentée à Avoriaz dans le cadre des "Midnight Shows". La famille Tronçonneuse s'est agrandie et comporte de nouveaux membres, dont une fillette toute blonde et un ancien du Vietnam. Jeff Burr (Le Beau-Père 2) illustre un scénario sans originalité aucune (les bouchers fous séquestrent et torturent quelques personnes dont une jeune femme), mais en rajoute constamment dans les détails croustillants et macabres. Les amateurs d'humour noir et d'atmosphère putride seront aux anges. Sans pitié pour ses personnages, soumis à tout un échantillonnage de sévices physiques, Jeff Burr s'autorise des effets très gores dans lesquels la censure américaine a largement taillé. Espérons que la copie présentée à Avoriaz sera complète.



L'HISTOIRE SANS FIN 2

L'HISTOIRE SANS FIN 2

La suite du fastueux conte de fée de Wolfgang Petersen. L'australien George Miller reprend les rênes de la réalisation. Ce George Miller, qui n'est pas celui des Mad Max, bénéficie d'un impressionnant budget. Tout lui est donc possible. Y compris des prises de vues au Canada, en France, en Australie, en Argentine et en Italie. Les scénaristes utilisent la partie non adaptée du livre original. On retrouve les deux héros adolescents, incarnés par de nouveaux comédiens, se rejoignant dans le monde de Fantasia pour délivrer une jolie princesse des griffes d'une vilaine sorcière. Sont également présents à l'appel le chien-dragon et le mangeur de pierre, flanqué d'un fils cette fois-ci.
Sans atteindre le niveau de L'Histoire sans Fin, cette séquelle tire les marrons du feu. George Miller remplit sa tâche avec sérieux et clôture les réjouissances sur un hommage au Magicien d'Oz. Les enfants apprécieront.

ARACHNOPHOBIA

Une race d'araignées mutantes contamine une petite ville américaine. Il n'y a pas grand chose à dire de plus si ce n'est, qu'en effet, **Arachnophobia** semble avoir été conçu pour faire grimper les ventes d'insecticides (le phénomène a vraiment eu lieu aux Etats-Unis !). D'un classicisme révolu, le premier film de Frank Marshall, le principal producteur de Spielberg, se soucie peu de surprendre, et les araignées apparaissent régulièrement là où il ne faut pas. L'araignée sous la douche, l'araignée dans le lit, l'araignée, l'araignée, "il a du sang radioactif, et sa toile, il la tend, pour attrapper les méchants, en garde, car l'araignée est là ahhh, et de l'action il y'en ahhh, quand l'araignée est làaaahhh"" A part ça, le final expédie une armée d'araignées ("l'araignée, l'araignée, "etc...) à l'assaut d'une maison. Effets spéciaux irréprochables à l'appui.
Pour résumer, vous avez peur des araignées, **Arachnophobia** va vous plaire, vous n'avez pas peur des araignées, allez vous taper une bière.

WHITE ROOM

Ceux qui se souviennent encore du **Chant des Sirènes**, premier film formidable de Patricia Rozema, attendaient beaucoup de **White Room**, son second. Une légère déception comparative n'entame pas la qualité, la richesse de ton et le visuel du film. Création et amour, célébrité et voyeurisme, art et commerce, réel et imaginaire, des conflits émanant tous de la rencontre entre un jeune écrivain et une chanteuse célèbre... **White Room** fait figure de long poème cinématographique et contemporain. Aux côtés de David Cronenberg et de Atom Egoyan, eux-aussi canadiens, Patricia Rozema participe à cette "nouvelle vague", à cette quête d'identité d'un cinéma que les Etats-Unis ont relégué à un rôle figuratif. **White Room** a justement de sérieux atouts pour jouer les premiers rôles à Avoriaz.

THE GRAND TOUR

Une histoire de voyage dans le temps qui ne ressemble à aucune autre, ni à **Retour vers le Futur**, ni à **Terminator**. Produit par la firme *Wildstreet* (**Society**, **Re-Animator II**), **The Grand Tour** présente une paisible bourgade de l'Ohio visitée par d'étranges touristes. Les visas de leurs passeports portent des dates qui correspondent toutes à celles de grandes catastrophes historiques. L'hôtelier qui les héberge découvre que ces oisifs viennent en fait du futur, et qu'ils sont là pour assister à un cataclysme tout proche. Les étrangers sont en fait des gens qui s'ennuyaient tellement à leur époque qu'ils ont choisi de remonter le cours du temps, histoire de se distraire à bon compte...
Ambitieux, **The Grand Tour** tient toutes les promesses d'un scénario aussi original que saugrenu. Mené sans artifices, surtout à travers des séquences dialoguées, le film passionne rapidement et porte, parabole oblige, un regard oblique et caustique sur une race de touristes-voyeurs bien de notre époque quant à eux.





Les deux photos ci-dessus ***L'ECHELLE DE JACOB***

L'ECHELLE DE JACOB

Le réalisateur de **Flashdance** et de **Liaison Fatale** s'intéresse à une forme de cinéma fantastique inhabituelle à Hollywood. Adrian Lyne soulève le cas de Jacob, un ancien du Vietnam hanté par des visions cauchemardesques et qui se demande s'il vit réellement une seule et unique vie. Pris entre son existence avant, pendant et après le Vietnam, il perd progressivement pied et descend aux enfers. Après un épilogue traumatisant où le metteur en scène se complaît dans une violence accentuée par une caméra prise de panique, **L'Echelle de Jacob** enchaîne sur une séquence mémorable dans le métro new-yorkais. Par petites touches, Adrian Lyne déstabilise son audience. Cela commence par des flashs, des appendices répugnants entrevus, et se clôture dans un hôpital-boucherie. Pris en étau entre le suspense pur et les artifices du spectacle choc à la Alan Parker, Adrian Lyne s'en tire avec les honneurs. On ne lui en voudra pas de céder à l'imagerie bondieusarde coutumière du cinéma américain.

Didier ALLOUCH,
Vincent GUIGNEBERT
& Marc TOULLEC


RAPHAEL :
L'INSTRUIT
DONATELLO :
LE CINGLE
LEONARDO :
LE MENEUR
LES



TORTUES NINJA

Une idée idiote devient un phénomène de société. Lorsque Kevin Eastman et Peter Laird créent les Tortues Ninja en 1984, personne ne parie dix dollars sur leur avenir. Les deux types se rencontrent par hasard dans un bus. Comme ils tiennent à la main la même BD, ils se parlent et sympathisent. *"Nous voulions botter les fesses à tous les animaux comiques des bandes dessinées"* commente Peter Laird. Les compères adorent les films de Bruce Lee, l'album *Ronin* de Frank Miller, ténor de la BD frappadingue et méchante, et ceux de Jack Kirby, père des 4 Fantastiques et du Surfer d'Argent.. Tirées à 3.000 exemplaires, les premières aventures des Tortues Ninja, aujourd'hui cotées 200 $ pièce sont en noir et blanc et elles se trouvent immédiatement un lectorat fidèle. Surtout dans le domaine de la presse et des radios. Il était donc tout naturel que le cinéma s'y intéresse aussitôt. L'année même de leur naissance, les Tortues Ninja sont déjà sujettes à une adaptation cinématographique.

Comment faire fortune avec l'idée la plus saugrenue qui puisse exister ? Comment faire gober à des millions de gosses que des tortues peuvent pratiquer les arts martiaux ? Comment transposer au cinéma ce qui était déjà périlleux en bande dessinée ? *Les Tortues Ninja* amènent des dizaines de questions. Y répondre ne suffit pas à expliquer le miracle d'une alchimie unique...

PREMIER ESSAI

L'un des fans les plus fervents des albums de Laird & Eastman, le comique Gallagher, associé à son manager Gary Propper et au producteur Kim Dawson, trouve une oreille attentive à la firme *New World*. *New World*, importateur et distributeur américain de Godzilla, imagine bien les reptiles mangeurs de pizzas à l'image du monstre japonais : des comédiens dans des combinaisons caoutchouc absolument rigides. Ce Tortues Ninja n'aurait été qu'un film de monstre de plus. *"L'idée est tombée à l'eau dès son apparition. Il était hors de question que nos personnages apparaissent dans un film d'exploitation idiot"* continue Peter Laird.

Le producteur Kim Dawson n'abandonne cependant pas le projet et le soumet au scénariste Bobby Herbeck, un type spécialisé dans les sitcoms comme *Les Jeffersons* et les séries genre *Badgad Café*. Un premier script sous le bras, les deux hommes frappent à toutes les portes. En vain, personne à Hollywood n'y croit. Dawson et Herbeck se tournent donc vers d'autres contrées.

A l'époque, Tom Gray, qui a travaillé sur les campagnes de marketing de Moonraker et Rocky, cherche des sujets pour le compte de la *Golden Harvest*, boîte de Hong Kong désireuse de dépenser ses dollars dans des projets à l'échelon de la planète. Fortune faite grâce à Bruce Lee et Jackie Chan, la *Golden Harvest* vise le marché international. Elle l'a déjà conquis en partie avec la série des Cannonball et quelques nanars du genre Le Camion de la Mort. Au départ, Tom Gray ne voit dans le projet que des

possibilités très limitées. Il a encore en mémoire les pertes sèches de Howard the Duck. *"J'ai bien rigolé lors du déjeuner en compagnie de Bobby Herbeck et Kim Dawson. Mais j'étais loin d'être convaincu. Je m'apprêtais à partir lorsque la bande dessinée des Tortues Ninja s'ouvrit en tombant. Je me suis assis de nouveau, l'ai parcourue et m'y suis intéressé aussitôt!"* témoigne Tom Gray. Malgré l'engouement soudain du délégué de la *Golden Harvest* pour Les Tortues Ninja, le script de Bobby Herbeck constitue un obstacle. D'ailleurs, Kevin Eastman et Jack Laird portent sur ce premier jet un jugement plutôt négatif. *"Bobby Herbeck est sans doute un bon scénariste de sitcoms, mais il ne savait vraiment pas comment utiliser les tortues. Il leur faisait commettre des choses totalement ridicules"* rajoute Peter Laird. Mais ce premier scénario tente néanmoins de conserver l'esprit des bandes dessinées, des planches alors bien plus violentes et noires que les éditions actuelles.

L'INTERVENTION

Soucieux de conférer aux Tortues Ninja une réelle épaisseur cinématographique, Tom Gray fait alors appel à un nouveau scénariste, Todd Langen, ancien ingénieur de la NASA passé à la télévision. *"Todd Langen a donné aux tortues toute l'insolence, toute la sensibilité irrévérencieuse que nous recherchions. Kevin et Peter étaient ravis de le voir plonger au cœur des personnages"*. Tom Gray a désormais entre les mains un scénario béton. Ne reste plus pour lui qu'à trouver le moyen de débloquer l'argent de la *Golden Harvest*. La compagnie, dans un premier temps, lui accorde une enveloppe de 2 millions de dollars et un tournage à Hong Kong, où la main d'œuvre ne coûte pas grand chose. Mais, techniquement, un tournage pareil est impossible dans la colonie britannique. Réalisé dans ces conditions, Les Tortues Ninja n'aurait été qu'une série Z destinée à un public féru d'arts martiaux. Tom Gray continue de ramer pour mettre le projet sur pied. A Londres, il contacte l'atelier d'effets spéciaux de Jim Henson dont il obtient l'accord de principe. Fort de sa signature, le producteur s'associe à *Limelight Productions*, boîte traitant surtout des vidéo-clips, et à *New Line* qui grossit l'enveloppe de deux millions de dollars en échange des droits cinématographiques pour les Etats-Unis. Le budget grimpe jusqu'à 12 millions de dollars ! Ne reste plus qu'à dégoter le metteur en scène idéal, un jeune si possible. *"J'avais toute une liste de réalisateurs. J'ai demandé Steve Barron après avoir vu à la télévision ses clips pour Michael Jackson et ZZ Top. Il possède une imagination impressionnante"* continue Tom Gray. Le choix de Steve Barron fait l'unanimité, d'autant que celui-ci a déjà étroitement collaboré avec les sbires de Jim Henson sur la remarquable série TV *Monstres et Merveilles*.
"En mettant en images la bande dessinée, Steve a fait un travail fabuleux. J'ai été surpris de constater qu'il n'a pris aucune liberté vis-à-vis des dessins. Il a parfaitement su saisir leurs contours et leur dynamique" congratule Peter Laird.

DIFFICULTES DE PARCOURS

Ce sont les équipiers de Jim Henson qui souffrent le plus sur le plateau des Tortues Ninja. En 18 semaines, ils doivent élaborer, construire des costumes d'un genre totalement inédit. Ces costumes ne sont prêts que le 7 juillet 1989, le jour même où le tournage démarre. Fabriqué à base de mousse de latex, les combinaisons dans lesquelles suent les comédiens sont en fait beaucoup plus complexes qu'elles y paraissent au premier coup d'œil. Grâce à l'animatronique, une technique qui utilise une mémoire informatique afin de reproduire à l'infini des mimiques déjà programmées, les reptiles gagnent une crédibilité qu'elles n'auraient jamais eue en choisissant des maquillages classiques ou de grosses carapaces à la Godzilla. C'est ainsi que les tortues affichent des expressions avec une facilité déconcertante. Une simple opération de télécommande et la créature mutante bouge les lèvres, riboule les yeux, hausse les arcades sourcilières. Un système radio permet aux opérateurs sous les ordres de Steve Barron de communiquer avec les comédiens. Malgré leur fragilité, les costumes ne se comptent pas par dizaines. Quatre pour les cascades et quatre autres pour les séquences tranquilles ! *"C'était absolument incroyable !"* s'exclame Peter Laird, *"lorsque j'ai vu les tortues du film pour la première fois j'ai été frappé par leur réalisme. Le costume n'était pas encore finalisé, les couleurs pas totalement posées mais le figurant qui portait la combinaison bougeait et utilisait ses armes à la perfection. C'était réellement Leonardo, la tortue ninja que j'avais créé."*

ADULTE

A l'opposé des récentes bandes dessinées et du dessin animé *Les Chevaliers d'Ecaille*, Les Tortues Ninja ne s'adresse pas uniquement à un public de moins de dix ans. *"J'ai voulu dépasser le simple public des enfants. Je me suis rapproché le plus possible des bandes dessinées originales. Elles contenaient quelque chose qui m'a séduit, qui séduit les adultes. Lorsque j'ai repris le script de Herbeck, je me suis concentré sur trois points : restructurer l'histoire, donner davantage de profondeur aux personnages et étoffer les dialogues de manière à les rendre plus sophistiqués"* rappelle Todd Langen. A partir du prototype fourni par Bobby Herbeck, le deuxième scénariste délimite l'univers cinématographique des Tortues Ninja et lui évite de tomber dans les rapprochements trop hâtifs avec d'autres personnages de bandes dessinées portées à l'écran, Batman en particulier. Malgré la profusion de merchandising et la diffusion sans cesse croissante des albums et du dessin animé, Kevin Eastman et Peter Laird tiennent à préserver le culte qui s'est bâti autour d'eux à leurs débuts. *"Contrairement à Batman, nous n'avons pas opéré des changements fondamentaux car nous savons exactement ce que les inconditionnels des bandes dessinées pensent. C'est pour cette raison aussi que Les Tortues Ninja conservent leur public adulte. A un moment, elles citent même la série* Clair de Lune*"* affirme Tom Gray. *"En réécrivant le script de Bobby Herbeck je n'ai vraiment pas eu le temps de relire toutes les bandes dessinées déjà parues. Voilà j'ai basé tout mon travail sur la première série, la plus adulte. J'ai refusé de regarder la moindre image du dessin animé, surtout depuis qu'il est devenu un produit du samedi après-midi. Je n'ai pas désiré me ranger auprès des films cultes, ou être trop sérieux ce qui est le problème de Batman par exemple. Il est si sombre et si déshumanisé qu'il n'a impressionné personne. Je situe là la différence capitale avec les Tortues Ninja : l'aspect sauvage, brutal de leurs personnalités entraîne directement l'adhésion du public au film"* rajoute le scénariste Todd Langen.
Autre piège à éviter à tout prix : ne pas faire des Tortues Ninja un quelconque film de karaté. *"Vous ne pouvez pas improviser avec des créatures comme celles-ci. Nous avons ainsi refilmé de nombreuses fois les combats, particulièrement celui au nunchaku contre Le Pied. Il était spectaculaire mais vraiment trop violent. Nous faisions une comédie, pas un film d'arts martiaux"* affirme David Chan, l'un des pontes de la *Golden Harvest* dont la fortune s'est faite sur les coups de tatane de Messieurs Bruce Lee et Jackie Chan. Il aurait été si facile de céder à cette tentation. Et à tant d'autres.

Cyrille GIRAUD





HONG KONG Connection

Le cinéma de Hong Kong est certainement le plus remuant de la planète. Aux sens propres et figurés. Fresques, vampires et fantômes en cavale, polars ambitieux, polars féministes, adaptation de best-sellers locaux... Les businessmen du dernier marché du film de Milan, le Mifed, n'avaient que l'embarras du choix. Malgré l'échec cuisant de *GunMen*, la France n'était pas le dernier pays à s'y intéresser de très près...

Le dernier Marché du Film de Milan, le *Mifed*, baignait dans un climat de morosité tranquille, d'indolence reposante, de business mollasson. Peu de gros titres, peu de bons films, une guéguerre impitoyable entre quelques distributeurs, des mines déconfites. Mais, dans l'immense conglomérat de béton que constitue la *Fiera Milano*, une petite portion des exposants du Mifed se frottait les mains, les vendeurs-producteurs-distributeurs de Hong Kong venus nombreux comme d'habitude. Tandis que leurs voisins bâillaient aux corneilles en attendant les visiteurs, les Chinois de la colonie britannique ne voyaient pas leurs bureaux désemplir. Surtout ceux de *Golden Princess*, principal investisseur de la production, car propriétaires de quasiment tous les moyens de transport public de Hong Kong. Les Français se bousculaient au portillon, faisaient des offres et, parfois, proposaient le marché rêvé. L'achat d'un catalogue d'une centaine de titres !

Mais ce sont les nouveaux produits qui ont monopolisé l'attention. Un titre particulièrement, un film désormais essentiel, une histoire universelle, complexe et candide, un chef-d'oeuvre, **Bullet in the Head**...



TO BE OR NOT TO BE

Surtout connu pour être le réalisateur de The Killer que l'échec de GunMen a grillé auprès des distributeurs potentiels, John Woo apparaît actuellement comme le cinéaste le plus doué de Hong Kong, celui qui manifeste une personnalité hors-normes.

Malgré l'odieux label X que la censure américaine lui a collé, The Killer a impressionné les sujets de l'Oncle Sam. Depuis, John Woo croule sous les propositions alléchantes. Oliver Stone désire le produire, les grands studios lui proposent un remake de The Killer et un polar se déroulant dans un Chinatown quelconque. Mais John Woo ne désire pas rentrer dans le club des réalisateurs ethniques. Il lui serait si facile de tourner une version folklorique de L'Année du Dragon et de se spécialiser dans les gunfigths homériques estampillés Hong Kong. Comme d'habitude, les américains n'ont vu que la surface des choses, la violence et des scènes d'action dont les réalisateurs hollywoodiens ignorent le secret de fabrication, sauf, peut-être, John McTiernan et Abel Ferrara.

Ceux qui ont vu Syndicat du Crime (A Better Tomorrow) et son extraordinaire séquelle, ainsi que The Killer, savent que John Woo perpétue une vieille tradition chinoise, celle des drames cornéliens, délirants, traités avec le plus grand sérieux. **Bullet in the Head** est grandiloquent, excessif dans la violence, les sentiments.

Bullet in the Head débute dans les années soixante à Hong Kong. La police matraque allègrement les manifestations étudiantes et Ben, le romantique, Paul, le complexé, Frank, le fou-fou, nouent une amitié sans faille. Mais un règlement de compte malheureux condamnent les trois amis à s'enfuir au Vietnam. Nous sommes en 1967 et la guerre bat son plein. Dès leur arrivée à Saïgon, les trois hommes, en guise de passeport, doivent livrer des médicaments de contrebande à un parrain local. L'affaire tourne mal, la cargaison est détruite lors d'un attentat. Peu après, le trio rencontre un tueur amoureux, Luke, qui les entraînera dans un voyage au bout de l'enfer...

John Woo voit grand. Pour un budget astronomique à l'échelle de Hong Kong (4 millions de dollars), il se permet les fastes d'une production qui aurait coûté cinq fois plus cher. Mais qu'importe les dollars dans le cinéma de John Woo. Sous des dehors de fresque haute en couleurs et en figuration, le cinéaste se voue corps et âme aux pulsions qui animent les personnages, à leur drame interne. Des sentiments simples que John Woo met en scène comme un drame. Trois actes : Hong Kong (le départ dans la vie, des amitiés qui se soudent, la fuite), le Vietnam (la rencontre avec Luke, l'amitié trahie), le retour à Hong Kong (la vengeance).

Sur un découpage d'une rigueur intense, une structure d'un classicisme efficace, John Woo file à l'essentiel. Il ne recule jamais devant le manichéisme, le lyrisme. Tout est au premier degré, exprimé à travers des séquences de règlements de compte d'une puissance



TIGER CAGE II

SWORDMAN

inouïe. Les centaines de cadavres augnés l'apparente gratuité de la violence, la jouissante faculté du cinéaste de la mettre en scène, de la renouveler sans effort, contribue à amener Bullet in the Head aux lisières même du surréalisme, de l'abstraction totale. Lorsque Ben expose le crâne troué d'une balle en plein conseil d'administration ou piège Paul, le traître assassin, le cinéaste se situe quelque part aux abords de Shakespeare. On pense inévitablement à Hamlet déclamant "être ou ne pas être" en tenant d'une main un crâne humain.

John Woo sourit à ces rapprochements. Il ne les nie pas, mais il s'en amuse. Son cinéaste fétiche à lui se nomme Jean-Pierre Melville. Sur bien des points The Killer "remake" Le Samouraï. Bullet in the Head entretient les mêmes rapports étroits avec l'œuvre du plus américain de tous les cinéastes français et John Woo ne manque pas une occasion de rendre hommage à la France. Un pianiste à l'accent forcé, une affiche représentant Catherine Deneuve. Et John Woo désire aujourd'hui tourner un remake du Cercle Rouge. Un polar de Melville avec Yves Montand, Alain Delon et Bourvil. Pour l'heure, le réalisateur de Bullet in the Head finit au Japon Once a Thief, un thriller à la Arsène Lupin dont les prises de vues se sont aussi déroulées à Hong Kong, Nice et Paris. Après ce tournage marathon, il devra remonter la séquence dans le camp vietcong de Bullet in the Head jugée trop caricaturale par beaucoup et qui, remaniée, devrait offrir au film un passeport pour une distribution dans l'hexagone.

FANTOMES A VENDRE

Très attendu au *Mifed*, **Histoires de Fantômes Chinois 2** n'a pas déçu. Mais le film de Ching Siu-Tung et Tsui Hark (les duettistes du premier) souffrent de quelques carences. Le scénario se perd en cours de route et le film finit par ne plus raconter une quelconque histoire. Et les effets spéciaux importés du britannique Nick Allder. Si son grand monstre cornu réussit à faire illusion dans quelques plans, son mille-pattes immense limite ses expressions à quelques battements de mâchoires à répétition. Trop ambitieux. Reste que la magie du premier survit bien souvent à un déluge d'effets spéciaux sublimes concoctés par la boîte de Tsui Hark, *Cinefex Workshop*, que culmine le vol de centaines d'épées chevauchées par les principaux protagonistes. Ning, le héros du premier épisode, se retrouve derrière les barreaux dès les premières minutes. Enfin à l'air libre et à la veille de son exécution, il retrouve son amour passé mais cette dernière, chef d'une bande de rebelles, ne le reconnaît pas. Windy est surtout motivé par l'aide qu'elle doit porter à son père, un général, qui devrait être exécuté sur ordre du Grand Prêtre, un suppôt de Satan. Sur un rythme rapide, Ching Siu-Tung accumule les morceaux d'anthologie tant fantastiques que romantiques. Entre un moine capable de se déplacer sous terre comme une taupe et des sorcières se déplaçant dans les airs sur des disques lumineux, le cinéaste trouve matière à placer quelques minutes de love story. Ses instants sont plus rares que dans le premier mais exercent le même pouvoir attractif. L'apparition nocturne du cortège du Grand Prêtre dans un déferlement de pétales de fleurs et de costumes chamarrés appartient quant à lui au domaine de l'hypnose pure et simple. Le succès de **Histoires de Fantômes Chinois** et la proximité de la sortie de sa séquelle continuent à alimenter à Hong Kong l'imaginaire des copieurs plus ou moins inspirés. Après les plagiats honteux (**Portrait of a Nymph**, **Golden Swallow**), la production fantastique semble vouloir se nourrir ad vitam æternam des histoires de revenants, de fantômes au féminin (qu'on appelle renardes ici), de jolies vampires. Ching Siu-Tung et son mentor Tsui Hark ont, malgré eux, réveillé le versant des contes et légendes de la vieille Chine. Tandis que certains commerçants mal intentionnés ressortent un vieux film des années 70 pour le rebaptiser **Chinese Ghost Story** (ôter le "A" évite le procès), la production récente sature d'êtres surnaturels, de spectres, de réincarnations.

Golden Harvest, heureuse co-productrice des **Tortues Ninja** (qui firent pourtant un bide terrible à Hong Kong) propose ainsi **The Reincarnation of Golden Lotus** de Clara Law. Acclamé au dernier festival de Toronto, **The Reincarnation** présente une actrice de l'Opéra de Pékin possédée par l'esprit du personnage qu'elle interprète, une courtisane morte voici plusieurs siècles. **Burning Sensation** de Wu Ma (le moine rappeur de **Histoires**...) met en scène un pompier sauvant des flammes une jeune femme qui s'avère être un fantôme... Et évidemment, l'Opéra de Pékin occupe une place essentielle dans ce film ! Alors que la série **Mr. Vampire** atteint son tome IV, *Golden Harvest* oppose un gentil fantôme chinois à un vilain vampire transylvanien dans **Vampire Vs Vampire** d'Anthony Chan !

Golden Princess réplique aux ectoplasmes bondissants et karatékas de *Golden Harvest* par un troisième **Happy Ghost** et par un **Vampire's Breakfast** signé Wong Chung dans lequel un journaliste enquête sur le meurtre de femmes retrouvées nues avec de petites morsures au cou ! Au sein de cet affrontement perpétuel à travers des mythes détournés, retournés, mais très demandés par la clientèle locale et tout le Sud Est asiatique, une tendance se fait de plus en plus probante à Hong Kong : ramener le passé au présent. Est-ce l'échéance de 1997 où la colonie britannique rejoindra le giron de la Chine communiste qui motive ainsi les producteurs ? Facile de se réfugier dans le passé pour échapper aux lendemains qui déchantent..

C'est ainsi que **Kung Fu versus Acrobatics** (quel titre !) mêle allègrement l'ancien et le nouveau. Joey Wong (l'héroïne des deux **Histoires de Fantômes Chinois**) y incarne une princesse endormie depuis des siècles. Deux andouilles, au cours d'un périple en République Populaire de Chine, la ...



RED FISTS

sont par inadvertance de son sommeil millénaire et la sortent de sa grotte. Ils en profitent également pour s'octroyer quelques pouvoirs magiques en avalant une racine aux vertus et à la forme étranges (en fait une grosse bite...). De retour à Hong Kong, ces pouvoirs leur seront utiles car un sorcier amoureux de la princesse surgit du passé et leur mène la vie dure. Hong Kong devient dès lors le théâtre d'une bataille explosive, la magie n'étant pas une arme des plus discrètes. Hommage à la fois parodique et respectueux aux anciennes productions chinoises des années 40 dans lesquelles une animation sommaire prêtait aux héros des pouvoirs incroyables (des extraits ahurissants de ces merveilles sont présentés au générique), Kung Fu versus Acrobatics joue à fond la carte du dessin animé. Des personnages survoltés balancent des mandales et des rayons multicolores aux noms évocateurs (Cœur de Bouddha, Tourbillon Divin...), soutenus dans leur tâche par des tortues fantômes (mais pas Ninja) que la ménagerie excitée de Roger Rabbit n'aurait pas désavouées. Du même tonneau, The Time Warriors (ex Iceman Cometh) de Clarence Fok est le remake cantonesque du premier Highlander. Des archéologues découvrent dans la glace deux guerriers congelés depuis des siècles. L'un d'eux est un garde impérial et l'autre un traître meurtrier d'une princesse et voleur d'un Bouddha magique. Réveillés, les deux hommes renouent dans le Hong Kong contemporain avec leur antique rivalité. Le réalisateur Clarence Fok s'intéresse autant à la comédie à travers le personnage de Fung Sau se heurtant sans cesse au modernisme, qu'à l'action présente à travers quelques combats titanesques en apesanteur et mâtinés d'effets spéciaux réussis.

Mais le représentant le plus illustre de cette folle nouvelle vague demeure encore le Terra Cota Warrior de Ching Siu-Tung (Histoires de Fantômes Chinois 1 et 2) où un guerrier millénaire s'extirpe de la Muraille de Chine.

E[illegible]

...Master de Ching Siu-Tung, un film de ...Hark constitue toujours un événement. Swordsman en est un. Officiellement signé King Hu, auteur du story board original mais qui n'a pas mis les pieds sur le plateau pour cause de maladie, Swordsman est du Tsui Hark à cent pour cent. Mais du mauvais Tsui Hark, du Tsui Hark croulant sous une virtuosité satisfaite : des contreplongées incessantes à se décrocher les disques cervicaux, une succession de plans trop rapides... La technique Tsui Hark, habituellement génératrice de tant de merveilles, s'emballe et le scénario de Swordsman s'avère pratiquement incompréhensible au bout de dix minutes. Incompréhensible pour les occidentaux car pour tous les chinois de Hong Kong croisés dans les couloirs du Mifed, il est d'une grande limpidité. Et pour cause : le roman dont s'inspire le film est un best seller à l'image des "Trois Mousquetaires". Mais les lecteurs du bouquin reprochent à Tsui Hark de l'avoir simplifié au-delà du raisonnable et, du coup, de l'avoir privé de toute son essence. Personne n'y trouve finalement son compte. Tout le récit de Swordsman s'articule autour du vol d'un manuscrit contenant les secrets des arts martiaux et convoité par un eunuque maléfique ! Des dialogues ampoulés compliquent à loisir les situations les plus simples, les combats succèdent aux combats sans que l'on sache trop pourquoi, le lyrisme tombe dans ses facilités bucoliques vantant les vertus de la nature... Tsui Hark gave son audience du fond du pancréas jusqu'au bord des lèvres. Et pourtant, Swordsman contient de merveilleuses choses. La beauté de trois comédiennes soudain rayonnantes au hasard d'un plan trop rapide... Le pied maintenu sur la pédale d'accélérateur, Tsui Hark, complaisant, tue son Swordsman insupportable et irritant au terme d'une heure de projection.

Et il reste encore soixante minutes !

TRADITIONS [illegible]

Le polar est désormais à Hong Kong une obligation. Surtout depuis la disparition du film de sabre où de preux chevaliers affrontaient des seigneurs félons à un contre cent. Les séries In the Line of Duty et A Better Tomorrow ont marqué au milieu des années 80 l'apogée d'un genre nouveau, le polar made in Hong Kong, qui est un peu ce que le western italien était au western américain. Marqué par le film de sabre, genre spécifique à Hong Kong où l'emphase est une règle, où la violence est une nécessité, le polar occupe actuellement une large portion de la production, pas moins de cinquante pour cent des films tournés. S'il est vrai que le thriller alimente le vivier de la série Z, des produits aux normes des pires Ninja de la firme *IFD Films and Arts Limited* aujourd'hui tentée par un recyclage dans le kickboxing (Kickboxer The Champion, The Super Kickboxer...), le public plébiscite généralement des films de pointure supérieure, les réalisations *D & B* (série In the Line of Duty) ou *Film Workshop* (série A Better Tomorrow).

Désireux de s'internationaliser et de conquérir les marchés réputés imprenables depuis la mort de Bruce Lee, les polars ne se refusent désormais plus d'onéreux tournages à l'étranger. On l'a vu l'année dernière avec China White (tourné entièrement à Amsterdam) et The Defectors (tourné aux Etats-Unis). En 1990 les productions chinoises s'offrent une bonne dose d'exotisme en plantant leurs caméras dans les pays de l'Est. Undeclared War de Ringo Lam visite brièvement la Pologne mais son casting occidental (Olivia Hussey, David Hedison, Vernon Wells) allié à une vedette locale (Danny Lee) sur fond de terrorisme international ne lui vaudront pas le pont escompté vers l'occident. Sorti d'un prologue dans lequel des tireurs mitraillent des innocents dans une église avec



HISTOIRES DE FANTOMES CHINOIS

force jets de sang d'une ampleur inédite, Undeclared War s'apparente à ces poussives co-productions européennes des années 60, genre Coplan ou OSS 117. Par contre, The Dragon from Russia de Clarence Fok est une heureuse surprise. Réalisé en partie en Union Soviétique, jusque sur la Place Rouge et dans le métro moscovite, The Dragon décrit les agissements d'une société secrète japonaise, les 800 Dragons, en pleine Russie. L'intérêt du film provient en priorité de ces combats tous réglés à la perfection, tous originaux et spectaculaires. Que ce soit dans le cadre restreint d'une douche ou au sommet d'une église, ils prouvent si besoin en était la suprématie des chinois de Hong Kong dans le domaine. Un petit plus dans le film : une méchante jolie femme particulièrement tenace qui change de toilettes à chaque scène. Les femmes occupent dans le polar chinois une place qu'elles n'occupent pas dans son très sexiste équivalent américain. Encore un fragment de l'héritage du film de sabre où des escrimeuses virtuoses semaient le désarroi dans les rangs masculins. A Hong Kong, les femmes fortes, sachant se servir de leurs poings, ont une côte d'enfer. Rares sont les thrillers qui n'offrent pas aux femmes des rôles clefs.

Le dernier représentant de la série In the Line of Duty, le V signé Cha Chuen Yee présente la championne Cynthia Khan (aussi belle que redoutable) aux prises avec des espions en quête de secrets militaires. *"Moins d'action, davantage de scénario"* argumentent les responsables de la société D & B pour justifier une cruelle pénurie de combats durant la première heure de projection. Les personnages dialoguent mais passent très peu à l'action, une action par ailleurs mille fois vue dans les produits les plus banals. Mais cinéaste et cascades se rattrapent lors de la dernière demi-heure. D'un coup, In the Line of Duty V retrouve le tonus des précédents épisodes. Prisonnière du repaire des barbouzes, Cynthia Khan élimine quelques comparses et combat au sabre une grande blonde particulièrement hargneuse. Cela dure longtemps et montre à quel point les femmes maîtrisent les arts martiaux tant au point de vue plastique que technique.

Cynthia Khan joue les vedettes invitées dans Tiger Cage 2 de Yuen Wo Ping, suite du bestial La Rançon des Traîtres. Le film démarre sur le ton de la comédie avec un couple solidement lié par une paire de menottes. Le polar reprend rapidement ses droits. Ripoux, grosses sommes très convoitées... et arts martiaux. L'action va crescendo jusqu'au très long dénouement où le héros lutte au sabre contre un méchant devant une immense turbine d'aération. Quelques minutes qui font date. Femme-flic encore dans Lethal Lady de Cory Yuen (un spécialiste du genre et ancien complice de Jackie Chan), qui met en scène une véritable réplique féminine de l'inspecteur Harry des beaux jours, Mina, dernière descendante d'une famille dont tous les membres sont flics. Et morts pour la plupart. Et ceux qui ne le sont pas encore tomberont sous les balles de gangsters vietnamiens. Vengeance et tout l'arsenal du polar made in Hong Kong. Un petit plus toutefois dans Lethal Lady : la "fatale" femme-flic est incarnée par Joyce Mina Godenzi, superbe eurasienne qui fut récemment Miss Hong Kong !

Red Fists de Guo Bao Chang, produit par *Sil-Metropole* (une compagnie communiste à la solde de Pékin), tente de convaincre les citoyens de Hong Kong de la bonne volonté des Rouges par thriller interposé. Pour ce faire, il réunit deux flics, Madame Siu de Hong Kong et l'Inspecteur Wong de Pékin. Excepté l'aspect politique des choses, Red Fists ne présente qu'un intérêt très relatif vu l'aspect répétitif de ses péripéties. Comme ces séries B curieusement représentées par la firme allemande, *Atlas International*, Iron Angels 2 de Teruo Woo (aucun lien de parenté avec John), Ultra Force 2 de Channy Wong, Under Police Protection de Godfrey Ho (une signature redoutable) tous interprétés par la très mignonne Mona Lee, titulaire des rôles de femme-flic. Businessman menant un complot visant à renverser le gouvernement dans le premier, trafiquants de drogue installés dans un parc d'attraction dans le deuxième, et protection d'un témoin avant son passage devant un tribunal dans le troisième : les trois films prennent de vitesse des directions différentes mais aboutissent inévitablement à la démonstration des talents de combattante de Mona Lee. Cascades, gerbes de flammes, coups de feu tirés en pleine gueule, ultra violence et apologie d'une justice immédiate. Une bien agréable routine au sein d'une production qui aligne ses 120 films par an. Pour un minuscule territoire de 5 millions d'habitants, ce n'est vraiment pas si mal.

Marc TOUL



FENETRES sur PACIFIC

Justicier masqué dans *Batman* et fantôme hystérique dans *Beetlejuice*, Michael Keaton joue à ruiner des propriétaires américains ! Satanique jusqu'au bout des sourcils, il ruse contre les conventions sous les bonnes grâces du réalisateur de *Marathon Man*.

Michael Keaton, la nouvelle terreur des propriétaires américains.

Les situations les plus banales peuvent aboutir au drame, à des aventures sortant tellement de l'ordinaire que le moindre détail prend des dimensions cauchemardesques. Fenêtres sur Pacific met en scène une de ces aventures partant d'un prologue insignifiant pour mieux sombrer dans la démence. Un couple investit ses économies dans une jolie bicoque et, pour amortir l'investissement, se voit contraint d'accueillir des locataires. L'un d'eux se montrera particulièrement difficile à expulser. Dans sa démonstration, Fenêtres sur Pacific choisit l'efficacité, les effets chocs. On dirait du Alan Parker, mais c'est du John Schlesinger !

Patty Palmer et Drake Goodman représentent le couple américain parfait. Travailleurs, désireux de fonder un foyer [illegible] des gosses, ils retapent la vi[illegible] de style victorien qu'ils vie[illegible] pour une coquette somme. [illegible] tir sans prendre deux lo[illegible] passent une annonce [illegible] nes de visites. Sur [illegible]

...llis ... japo- ... comme ... aspect correct. ... Carter Hayes. ... Carter Hayes ... par des moy- ... on ne peut plus suspects. Qu'importe, il semble apporter des garanties à cette location. Sa situation paraît confortable, son revenu plus que correct, son aspect et sa petite voiture de sport le placent au-dessus de tout soupçon. Mais Carter Hayes tarde à payer la caution. Dans un premier temps, il prétexte une erreur de la banque. Drake perd patience. Il le menace d'expulsion, surtout qu'un inconnu s'installe dans l'appartement durant ses fréquentes absences. Des bruits bizarres, une invasion de cafards qui pousse les japonais à déguerpir... La tension monte. Drake s'emporte et frappe Carter Hayes qui, aussitôt, porte plainte. Mais ce dernier n'est pas un mauvais payeur comme les autres : il a une idée bien précise derrière la tête. Celle de s'approprier les biens de ses propriétaires. Sa méthode consiste à utiliser les carences et les flous de la législation. Mais cette fois-ci, Carter Hayes élabore son plan machiavélique sans compter sur la ténacité et la ruse de Patty Palmer...

UNE HISTOIRE PRESQUE VRAIE

L'idée de **Fenêtres sur Pacific** revient au scénariste Daniel Pyne qui puise dans une expérience personnelle les bases du script. Propriétaire d'une maison à San Francisco, il fait confiance à un locataire, lequel s'avère bientôt indélogeable. *"Il s'agissait d'un mauvais payeur que nous avions décidé d'expulser. L'affaire paraissait simple, mais nous découvrîmes bientôt que l'importun avait la loi de son côté. Nous ne pouvions le chasser, bien qu'il fût, dès le départ, décidé à ne pas payer son loyer"*. **Fenêtres sur Pacific** devrait terroriser les propriétaires, les agences immobilières, les avocats spécialisés, les huissiers, toute une caste éternellement prompte à virer le squatter des murs qu'il occupe. John Schlesinger ne prône pas vraiment la discussion, la négociation. Son locataire indésirable, Carter Hayes, est carrément une représentation du diable, du corrupteur venu mettre le boxon au sein d'un petit univers peinard vissé sur les rails du conformisme. *"Si nous n'avions pas été en mesure d'assumer ces frais, nous aurions eu les mêmes problèmes que Drake et Patty avec Carter Hayes"* poursuit Daniel Pyne. L'argent répond à tous les problèmes. Embourbé dans une procédure juridique qui paraissait éternelle, Pyne gamberge et recueille des dizaines de témoignages. Ceux de pauvres propriétaires presque envoyés sur la paille par des locataires au portefeuille trop plat. Aurait-il eu la curiosité de questionner parallèlement ces mêmes locataires ? Négatif au vue du portrait de Carter Hayes, être méphistophélique poussant le vice jusqu'à utiliser des cartes de crédit ingénieusement subtilisées. *"J'échafaudais à partir de ces anecdotes un scénario catastrophe où un jeune couple était confronté à un psychopathe. L'épreuve aurait-elle raison de leur amour, ou, au contraire, le renforcerait-il ?"*. Vous en connaissez, vous, des films américains dans lesquels les couples atteignent le final sans se retrouver ?

Toute la considération du scénariste et du metteur en scène va à Patty et Drake tandis que Carter Hayes est à deux doigts de se métamorphoser en Freddy Krueger, autre grand pourfendeur de la jeunesse dorée de papier aluminium. *"Carter Hayes, l'intrus, est un homme totalement dépourvu de sens moral. Il n'a aucune notion de bien et de mal. C'est le genre de type qui vous vole aussi facilement un dollar que cent mille. C'est un malade mental, un parasite qui vit sur le dos des autres, un être parfaitement froid, dénué de passion, comme la justice"*. Carter Hayes couche avec des femmes mariées, n'honore pas ses dettes, courtise de vieilles rombières très riches, utilise à mal des cartes de crédit, monte un plan tordu pour pousser à bout son propriétaire et ainsi l'envoyer derrière les barreaux, saccage totalement l'appartement qu'il occupe... Daniel Pyne et John Schlesinger ne lésinent pas et chargent au-delà du raisonnable un personnage incarné par Michael Keaton. Dans le genre vicieux, hypocrite, cynique et méchant jusqu'à la dernière fibre musculaire, l'interprète de Batman en rajoute à son tour. Il en résulte un Carter Hayes à ce point noir et irrécupérable qu'on finit par le préférer au couple falot et archi-traditionnel que jouent les pourtant bonnards Melanie Griffith et Matthew Modine.

DEMONSTRATION

"Patty et Drake iront jusqu'au bout d'une expérience que beaucoup d'entre nous ont vécue sous des formes moins dramatiques : l'invité qui s'incruste et qu'on n'arrive pas à déloger, le gêneur qui vous oblige à changer votre serrure... Une maison, c'est un lieu que vous avez bâti pour votre bien-être et votre sécurité. Aussi modeste soit-elle, vous vous y sentez comme dans un château : "An Englishman's home is his castle". Et c'est terriblement angoissant de voir cet espace violé par un intrus. Pour Patty et Drake, cette mésaventure sera traumatisante. Mais je crois aussi qu'elle resserera leurs liens et leur permettra, au fin de compte, d'être plus solidaires, plus proches l'un de l'autre" témoigne le cinéaste John Schlesinger, sans doute peu enclin à penser que sa définition de **Fenêtres sur Pacific** renvoie directement aux vigilantes genre Bronson écumant les bas-fonds de New York pour dézinguer sans sommation le malfrat. Mais Schlesinger connaît les ficelles du suspense sur le bout des doigts. Il sait installer l'action sans ennuyer, il sait faire monter l'adrénaline sans appuyer trop fort sur la pédale d'accélérateur et donne aux séquences capitales une réelle force. Le prototype même du cinéaste professionnel, excellent dans tous les genres. John Shlesinger, c'est **Marathon Man**, **Macadam Cowboy**, **Le Jeu du Faucon**, **Envoûtés**... Rien à dire sur les compétences du bonhomme qui, à la manière d'Hitchcock, fait une apparition insistante. Le grand et massif barbu presque chauve dans l'ascenseur c'est lui !

Suspense, suspense, suspense... John Schlesinger connaît bien ce mot-là. Son curriculum-vitae de réalisateur chevronné le place au dessus de toute mollesse. Malgré les réserves que l'on peut émettre sur le "message" de **Fenêtres sur Pacific** et quelques excès de virtuosité (la caméra tournant à vitesse croissante autour de deux personnages en train de bavarder), le spectacle marche. Un film à recommander aussi bien aux propriétaires timorés qui y trouveront des réponses expéditives à leurs soucis et aux locataires fauchés qui sauront mettre à profit les carences du Code Civil. D'ailleurs, nous sommes en plein hiver et la loi défend d'expulser le mauvais payeur et de couper l'électricité.

Cyrille GIRAUD

USA. 1989. Réal. John Schlesinger. Scén. Daniel Pyne. Dir. Phot. Amir Spinak. Mus. Hans Zimmer. Prod. Scott Rudin & William Sackheim pour Morgan Creek. Int. Michael Keaton, Melanie Griffith, Matthew Modine, Mako, Laurie Metcalf, Carl Lumbly, Luca Bercovici, Tippi Hedren. Dur. 1H 47. Dist. 20th Century Fox. Sortie prévue le 30 janvier 1991



CABAL

(NIGHTBREED)

Les apparences sont parfois trompeuses : *Cabal* n'est pas un film de monstres, un défilé dernier cri en matière de prothèses, latex et autre mousse de caoutchouc. *Cabal*, aux antipodes des *Hellraiser*, marque la volonté de l'écrivain-cinéaste Clive Barker de sortir le fantastique des ornières de la facilité. Des monstres oui, mais de l'humanisme aussi. Amen Mister Barker.

D'emblée, Clive Barker marque les ambitions de Cabal. Pas question de refaire Hellraiser avec davantage de moyens, pas question de redonner dans le gore craspec et les plaisirs sadiques chers à Pinhead et ses petits copains. Cabal sera aux films de monstres ce que La Guerre des Etoiles est à la science-fiction. Nanti d'un budget plus que décent, de la présence inédite du cinéaste David Cronenberg, d'un staff de maquilleurs talentueux et d'un message à délivrer à tous prix, Clive Barker met sa barre très haute. Mal compris, lancé comme un vulgaire film gore, Cabal se plante néanmoins aux Etats-Unis. La critique assassine lui donne le coup de grâce. *"Un échec à la mesure des Portes du Paradis"* lance, lapidaire, la bible des professionnels du spectacle *Variety*. Une présence rapide au Top Ten lors de sa première semaine d'exploitation et Cabal disparaît dans les limbes du box-office. Regrettable, d'autant que les ambitions de Clive Barker allaient dans le sens d'un fantastique intelligent, d'un fantastique qui a quelque chose à dire. Et aussi des choses à montrer.

SOUDAIN LES MONSTRES

*"Dans les années 30, les spectateurs se prenaient de sympathie pour King Kong ou le monstre de Frankenstein. Mais il n'y a jamais eu de films comme **King Kong**, **Frankenstein** ou **La Fiancée de Frankenstein** depuis. Aucune trace de cette riche tradition aujourd'hui. C'est pourtant ce que les habitants de Midiam représentent"* commente Clive Barker. Midiam, la cité des monstres, une ville souterraine comme l'imaginait Lovecraft, un endroit secret seulement peuplé de parias exclus de la surface. Leur nom : les Nocturnes. Ils vivent là en parfaite harmonie sous le règne d'une divinité du nom de Baphomet. *"Je voulais être certain que, lors que les monstres apparaissent, le public ne soit pas troublé ou choqué par leur aspect bizarre, même si certains sont en fait assez dangereux. S'ils se limitaient à mordre, à se changer en masse fumigène, à éventrer les gens, les spectateurs ne prendraient vraiment pas la peine de pénétrer dans la cité de Midiam"* Humaniste, le cinéaste-écrivain montre des créatures parfois vilaines et menaçantes mais toujours attachantes. Les monstres réfléchissent, prennent pour se rebiffent comme l'envahisseur humain. Leur comportement n'est pas celui, crétin et simplement dicté par le désir de faire monter l'adrénaline, des monstres modernes. *"J'ai désiré que Cabal soit un film des années 30 s'opposant à ceux des années 80. Cabal démarre sur la description des agissements d'un personnage sanguinaire, mais cette fois, vous comprenez qu'il ne faut pas l'applaudir comme dans tous les psycho-killers. Je dis aux gens : "Tenez, voilà la tradition que vous congratulez habituellement. Il existe cependant une autre tradition qui est bien plus riche, variée, spirituelle et poétique que la première"*

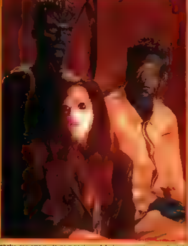
Clive Barker célèbre le fantastique des années 30, un fantastique souvent moral

démisse au profit du genre des exhibitions de monstres. Il en adopte toutes les composantes, toutes les règles. Les créatures à priori agressives sont plus pathétiques que repoussantes, les forces du mal sont représentées par des conventions sociales (police, corps médical et clergé). Lorsque les villageois écumant de rage débarquent dans Midiam, Clive Barker renvoie aussitôt aux images antédiluviennes des paysans hirsutes brandissant torches et fourches au pied du moulin où s'est réfugié la progéniture indésirable du Baron Frankenstein dans le film homonyme. Cabal verse de chaudes larmes sur le fantastique gothique, genre dont il se veut l'ultime représentant, le dernier chaînon.

DIFFERENCES

D'un côté, il existe "Cabale" le livre et, de l'autre, Cabal le film. *"Tout Cabal découle du bouquin. Durant l'écriture du scénario, je me suis essentiellement nourri du livre. Quand j'en ai terminé la rédaction, je me suis aperçu qu'il était idéal pour une adaptation à l'écran. Il était très économique dans sa structure narrative. J'ai pensé que je pourrais très bien en tirer un scénario sans recourir à une autre personne"* Clive Barker réussit néanmoins à ne pas se montrer servile vis-à-vis du livre, à ne pas, vaille que vaille, reporter à l'écran la moindre ligne du roman original. A la manière de Stephen King dans Simetierre, il se permet même de considérer l'histoire sous un angle nouveau. *"L'une des choses que j'apprécie le plus dans l'écriture d'un script est cette possibilité que vous avez de réinventer une histoire. Vous l'avez écrite une fois, vous connaissez parfaitement ses tenants et aboutissants, puis, en l'adaptant à l'écran, vous la réinventez totalement. C'est pourquoi Cabal n'emprunte pas la même direction que le livre. Le film a pris plus d'ampleur que le roman, ce qui n'était pas évident pour moi. J'en suis seulement à mon deuxième film en tant que metteur en scène. Le livre parle de Boone et de son voyage au sein de Midiam, le film évoque surtout les Nocturnes, les habitants de Midiam, cet étrange tribu d'êtres mythologiques et de gens étranges en provenance d'une zone perdue de l'imaginaire. Ils se sont enfuis de la surface à la suite de persécutions des siècles durant. Ils habitent désormais ce ghetto souterrain. Ils ne vivent pas très heureux entre eux étant de races différentes. Comme dans tous les ghettos"* C'est ainsi que cohabitent des monstres paisibles, indolents, beaux et d'autres nettement plus voraces, plus monstrueux. Les deux parties constituent une société organisée à part entière. Autre différence notoire entre livre et film : littérairement, les monstres sont vaguement décrits de façon assez impressionniste. Les concernant, il n'y avait en tout et pour tout que deux ou trois paragraphes alors que le bouquin comptait environ 200 pages. *"Dans le film, je devais les détailler. Ma première tâche fut de consulter Bob Keen et son équipe de maquilleurs pour leur dire de quelle façon je voyais les Nocturnes. Ils devaient concrétiser ces quelques notions et en faire une réalité. Et puis un livre, aussi court soit-il, contient davantage d'éléments psychologiques qu'un film qui, lui, demeure essentiellement visuel"* Cabal ne bouscule en rien les règles d'une adaptation d'un livre foisonnant en une œuvre cinématographique de moins de 2 heures. *"Finalement, je pense que percevoir les vivants du point de vue des morts, le naturel du point de vue du surnaturel revient à nous imaginer ce que nous pouvons représenter pour des créatures différentes. C'est une attitude contraire à la mentalité de tous les films d'horreur actuels. Dans ceux-ci, vous voyez l'Autre depuis votre fauteuil dans un cinéma et vous en restez là"* Cette considération réconcilie sur le fond comme sur la forme livre et film.







Enrichir, développer les facettes inabouties ou laissées en attente du bouquin ont été les priorités de Clive Barker. De très expéditivement exposés dans l'œuvre littéraire, les monstres sont devenus les vedettes même de sa transcription cinématographique. *"Un de mes buts dans Cabal était de donner à la colonie de Midiam un réel sens de la communauté. Dans le film, les Nocturnes EXISTENT vraiment. Ils ont un style de vie bien à eux, une religion, un sens philosophique. Tout ceci est absent du livre. J'ai senti que le film était vraiment une aubaine pour examiner cela de plus près"* Cabal plonge à ce point dans la mythologie de Midiam et de ces habitants que le récit s'engage progressivement sur les sentiers lumineux de la fable messianique.

MONSTRES HUMAINS

Le héros de Cabal se nomme Boone, un jeune homme bien qui serait fort fréquentable s'il ne s'était pas convaincu du meurtre horrible de quelques jeunes. Fuyant la police, Boone se jette dans un ravin sans

fond. Il survit à la chute et connaît une nouvelle existence sous le nom de Cabal dans la colonie des monstres de Midiam. *"Boone est supposé être mort dès la seconde moitié du film. Dès lors, il revient à la vie. La vraie vie lui est justement révélée par la mort car auparavant il n'avait jamais trouvé la paix avec lui-même. Non seulement il gagne un nouveau statut mental et spirituel mais aussi un autre aspect physique. Boone dans sa récente quiétude sauve le peuple de Midiam, lui-même et la femme qu'il aime"* témoigne le comédien Craig Sheffer, plus coutumier de la comédie que du fantastique jusqu'à présent. Quatre heures quotidiennes de maquillage étaient nécessaires pour qu'il adopte le visage couvert de symboles cabalistiques de son second personnage, son double messianique venant au secours de la cité souterraine.

Quoique fondamental soit le personnage de Boone, celui vers qui converge tous les regards est Decker, psychiatre de son état, homme établi, digne de respect et particulièrement monstrueux sous ses aspects polissés. Le cinéaste David Cronenberg l'interprète avec toute la froideur et le cynisme requis. C'est par l'intermédiaire des producteurs Joe Roth et James Robinson que Clive Barker rencontre David Cronenberg. *"Roth et Robinson venaient de produire Faux Semblants. En évoquant le casting de Cabal, je me suis donc dit "Pourquoi pas David Cronenberg ?" Jamais je n'aurais pensé qu'il puisse accepter. Joe Roth m'a simplement suggéré de le demander. Je l'ai contacté par téléphone et il a aussitôt répondu positivement"* Clive Barker prend quelques raccourcis. En fait, David Cronenberg refuse dans un premier temps et finit par signer suite à l'insistance du jeune cinéaste. *"L'image public de David Cronenberg comme elle apparaît à travers les interviews télévisées concernant ses films m'a convaincu qu'il était parfait pour le rôle d'un analyste psychopathe. Il est tellement spirituel, si érudit et urbain, les films qu'il réalise si sombres et viscéraux ... le personnage de David Cronenberg, le*



docteur Decker correspond à cette description. Il a une apparence extérieure calme, sophistiquée et intellectuelle mais il est également un tueur psychopathe". Malgré quelques réticences au départ, le metteur en scène canadien se prend rapidement au jeu. *"David a écrit un petit texte décrivant les motivations de Decker, son personnage. Il a aussitôt mis dans le mille. C'était à cent pour cent du David Cronenberg"*. Dans le genre psychotique, David Cronenberg est nettement plus impressionnant que tous les déments ricanants et baveurs, rouleur d'yeux. Costume impeccable, cheveux tirés en arrière, calme serein. On lui donnerait le bon dieu sans confession. Sa nature psychotique n'en est que plus malsaine, plus crédible. L'acteur-réalisateur, qui faisait déjà une très courte et très bonne apparition dans Série Noire pour une Nuit Blanche avoue maintenant avoir incarné Decker pour expérimenter le côté de la caméra qu'il ne connaissait que sous l'angle du directeur d'acteurs.

Le flic Eigerman est le deuxième méchant au générique. Ce dernier ne vise qu'à la destruction de Midiam et de Boone par la même occasion. *"Clive Barker n'a pas choisi le nom d'Eigerman par hasard. Eigerman en vieille langue germanique signifie "homme de pierre" ou "homme de la pierre". Klaus Barbie, le boucher de Lyon, disait "Je suis le fils de la Pierre, je suis un rocher, je suis le descendant d'une race qui ne peut être détruite"* affirme Charles Haid, son interprète, et acteur régulier de la série *Capitaine Furillo*. *"La destruction de Midiam est l'anéantissement de "Songe d'une Nuit d'Eté". Eigerman voudrait tout démolir, envoyer ad patres l'imagerie de "Alice au Pays des Merveilles". Il voudrait briser toute une mythologie, tout ce qui n'est pas conforme à son sens de la réalité transmise à travers des ordres"*. Eigerman est un fasciste. Cheveux blonds et courts, lunettes, l'œil clair. Clive Barker l'a catalogué nazi, aryien.

Après le psychanalyste tueur, le policier issu du Troisième Reich, un curé alcoolique

complète le tableau. Ashberry Mais finalement, celui-ci retrouve la foi et protège les Nocturnes des assauts d'Eigerman et Decker. Au terme d'une spectaculaire métamorphose, il deviendra lui-même un Nocturne.

LES NOCTURNES

"Cabal est un hymne à la diversité. Aucun Nocturne ne ressemble à un autre. De même que la fameuse séquence de la Cantina dans **La Guerre des Etoiles**, *je voulais que le public ait l'impression d'une multitude qu'il imagine encore d'autres monstres sans les avoir vus. Je pense que les maquilleurs d'*Image Animation *ont su élaborer des créatures qui sont à la fois monstrueuses et belles. C'était d'ailleurs ma doléance première"* explique Clive Barker. **Cabal** est une véritable foire aux monstres. Impossible de les énumérer tous, de les décrire tant leurs formes sont variables. *"C'est le plus grand film de monstres jamais réalisé"* affirme Bob Keen, *"et j'ai pourtant travaillé sur* **Le Retour du Jedi**, **Dark Crystal** *et* **L'Histoire sans Fin**". Façonné d'après des croquis et des descriptions du cinéaste, les créatures partent du nombre de 60 pour atteindre les 200. *"Clive Barker ne désirait pas que nous fassions des sculptures classiques, que nous utilisions le matériel que nous avions l'habitude d'utiliser mais que nous fassions appel à de nouvelles techniques et ustensiles. Il y a beaucoup de créatures directement en face de la caméra. Ce sont très rarement des marionnettes. Les comédiens ne sont pas recouverts de mousse de latex. Leurs maquillages sont très simples et c'est pourquoi ils fonctionnent"* rajoute Geoff Portass, l'un des ténors de *Image Animation*.

Partagées entre l'innocence et la monstruosité, toutes les créatures de **Cabal** bénéficient d'un traitement personnalisé. Elles arborent des couleurs très différentes les unes des autres et leur environnement change aussi. Au terme de trois semaines de table ronde entre Clive Barker et les gens de *Image Animation*, qui avaient déjà bossé sur les Cénobites des deux **Hellraiser**, 250 monstres (figurants pris en compte) sortent des ateliers londoniens. Ils étaient seulement une vingtaine dans le livre, et certains croqués de manière pour le moins expéditive. Baphomet, par exemple, se limitait à une grosse flamme. Dans le film, il est devenu une entité lardée de milliers de petites loupiotes, une véritable centrale électrique ambulante.

Chacun des monstres de **Cabal** possède sa propre histoire. Shuma Sassi, la féline hérisson, se promenait au tout départ dans la





première version du scénario de **Hellraiser** avant que Clive Barker ne la remplace par un autre porc-épic, moins séduisant celui-là: Pinhead. C'est Shuma Sassi qui synthétise le mieux la pensée de Clive Barker au sujet de ses chers monstres. Un regard doux, une féminité débordante, une parure épineuse mais qui n'aurait pas détonné dans un défilé de haute couture avant-gardiste, des lèvres charnues... Rayonnante, attrayante et très "sexe", elle demandait un harassant boulot de maquillage. Quatre jours d'activité intense pour le staff de Bob Keen et Geoff Portass rien que pour préparer le manteau d'épines. Faut souffrir pour faire beau.

Marc TOULLEC

Nightbreed. Grande Bretagne. 1989. Réal.: Clive Barker. Scén.: Clive Barker d'après son roman. Dir. Phot.: Robin Vidgeon. Mus.: Danny Elfman. SPFX: Image Animation (Bob Keen, Geoff Portass...), Tony Gardner, Tom Lauten. Prod.: Christopher Figg/Morgan Creek. Int.: Craig Sheffer, Anne Bobby, David Cronenberg, Charles Haid, Deborah Weston, Catherine Chevalier, Doug Bradley, Hugh Ross. Dur.: 1H 43. Dist.: Deal/UGC. Sortie nationale prévue le 16 janvier 1991.

DESPERATE HOURS



La carrière de Michael Cimino suit un parcours étrange. Après avoir servi Clint Eastwood dans le très cocasse **Canardeur**, Michael Cimino a créé l'événement avec **Voyage au bout de l'Enfer** avant de créer un autre événement, funeste celui-là, avec le bide cataclysmique de **La Porte du Paradis**. Depuis, il y a eu **L'Année du Dragon** (succès) et le mauvais **Sicilien** (re-bide). Et beaucoup de projets avortés. Un film sur l'IRA, un remake du **Rebelle** que Gary Cooper interpréta et dont Clint Eastwood devait reprendre le rôle, **Scarface** que Brian de Palma réalisa, une adaptation de **L'Amant** de Marguerite Duras que tourne actuellement Jean-Jacques Annaud... Michael Cimino ne cache pas qu'il tourne désormais pour bouffer, pour payer son loyer. **Desesperate Hours** notamment, un film de commande. Mais Cimino ne bâcle pas pour autant. Ce nouveau film l'a amené à se documenter sur les méthodes d'intervention du FBI lors des prises [illegible]...

Le film décrit d'abord une évasion, puis la fameuse prise d'otages. Trois repris de justice détenant une famille. Et parmi les malfrats, il y a Mickey Rourke qui donne dans le psychopathe mainte fois vu au cinéma, c'est à dire suave, énigmatique, calme et soudain brutal. Il connaît une fin à la James Cagney dans **L'Enfer est à Lui**.

A l'origine pièce de théâtre, puis film de William Wyler avec Humphrey Bogart (**La Maison des Otages**), **Desesperate Hours** brasse de l'air pour rien. Malgré un début formidable dans le plus pur style du thriller brutal et sauvage, malgré un sens des décors formidable, malgré la qualité de l'interprétation (surtout Anthony Hopkins en otage), on se moque totalement de l'histoire. Dommage. Cimino joue les artisans à la Raoul Walsh mais, ambitieux, croit trop à des projets plus personnels pour s'impliquer totalement dans ce remake aussi inutile que **Le Seul Témoin**.

Cyrille GIRAUD

Desesperate Hours USA. 1990 Réal. Michael Cimino Scén. Lawrence Konner & Mark Rosenthal et Joseph Hayes d'après le roman et la pièce de Joseph Hayes. Dir. Phot Doug Milsome Mus David Mansfield Prod. Dino De Laurentiis. Int. Mickey Rourke, Anthony Hopkins. Mimi Rogers Lindsay Crouse Kelly Lynch, Elias Koteas. Dist Forum Dur 1 H 45 Sortie nationale prévue le 9 janvier 1991

STRANGERS

Un remake australien de **Liaison Fatale** et de **Un Frisson dans la Nuit** de Clint Eastwood. Un champion de la bourse, Gary Young, rencontre une énigmatique femme dans un avion. Il se la tape furtivement en pensant uniquement assurer un coup. Comme ça, à la va-vite. Sans amour, sans rien. Fichu Gary la dame en question prend cette aventure très au sérieux et se met à harceler Gary, par ailleurs partagé entre sa maîtresse et une femme qui demande le divorce. Très persuasive, l'amoureuse folle liquide l'épouse, un promoteur immobilier et son père, et menace l'illégitime...

Homme de télévision et réalisateur de documentaires, le réalisateur, Craig Lahiff ne s'est pas trop creusé les méninges. Sa vilaine a vraiment la gueule de l'emploi et un homme normalement constitué n'irait pas lui proposer la botte. Quant au héros, il est totalement impossible de compatir à ses malheurs conjugaux tellement il cherche les ennuis à pieuter à droite et à gauche. L'épouse en instance de divorce manifeste des tendances saphiques pas vraiment nettes, et la maîtresse représente tout ce que le couple a de plus



conventionnel. Ce n'est pas un quatuor mais un véritable hymne au célibat. Question suspense, Lahiff mène sa barque à bon port. Il aurait pu se passer de la méchante ricanant d'un large sourire et brandissant sous le nez de ses victimes un petit sécateur. Heureusement bien photographié (comme la plupart des films australiens), **Strangers** correspond davantage au format vidéo qu'à une distribution en salles.

Marc TOULLEC

Australie. 1989. Réal.. Craig Lahiff Scén.. John Emery. Dir Phot Steve Arnold Mus.. Frank Strangio Prod Craig Lahiff & Wayne Groom Int.. Anne Looby, Melissa Docker, James Healey Tim Robertson, Paul Mason.. Dur 1H 30 Dist Antarès-Travelling Sortie nationale prévue le 19 décembre 1990

MEMPHIS

Le film de guerre est un genre en perte de vitesse depuis une bonne décennie. Même s'il a été, en grande partie, remplacé par des épopées ramboesques ou des évocations réalistes de la guerre du Vietnam, il n'est qu'exceptionnellement alimenté aujourd'hui par des récit sur la Seconde Guerre Mondiale. **Memphis Belle** appartient à cette catégorie de films relatant un exploit guerrier hors du commun. Le Memphis Belle est une forteresse volante basée en Angleterre. Elle arrive à sa 25ème mission au-dessus de l'Allemagne, après quoi tout son équipage sera muté aux Etats-Unis pour servir d'éléments de propagande. Mais cette 25ème et ultime mission est aussi la plus dangereuse. Il s'agit de survoler l'Allemagne jusqu'à Brême et de bombarder des usines d'assemblage.. Les 10 membres de l'équipage risquent leur peau à tout ins[illegible] et les chances de retour sont infimes.

Réalisateur de **Scandal**, Michael Caton-Jones n'a pas choisi la solution la plus facile. Il évite le côté factice et manichéen de vastes reconstitutions du style **La Bataille d'Angleterre**, pour se concentrer sur la facette anecdotique de l'exploit. Après une longue exposition, la présentation de tous ses aviateurs du Memphis Belle, il décrit avec force détails l'envolée sur Brême sans délaisser

LE SEU

Enfin un suspense ferroviaire. Depuis **Le Pont de Cassandra** de George Pan Cosmatos, ils se faisaient rarissimes. **Le Seul Témoin** se déroule dans un train, genre Orient-Express, traversant les zones les plus reculées du Canada. A son bord, le procureur Robert Caulfield (Gene Hackman) et un témoin capital à acheminer au plus vite devant un tribunal, la jolie Carol Hunnicut. Cette dernière a, en effet assisté à l'assassinat d'un avocat et reconnu un gros ponte de la Mafia. Ne lésinant guère sur les moyens, celui-ci achète quelques policiers bien placés et envoie un couple de tueurs professionnels dans le train.

Cinéaste chevronné très à l'aise dans les univers calfeutrés (**Outland**, **2010**), Peter Hyams piétine depuis quelques années. **Deux Flics à Chicago**, **Présidio** deux polars rigoureusement anonymes et d'intérêt très relatif. **Le Seul Témoin** se hisse à quelques coudées au-dessus mais ne vole pas très haut. En partant d'une remarquable série B de Richard Fleischer datant de 1952, Hyams, malgré des moyens que son modèle était loin de posséder échoue à quelques encablures du



un seul instant la psychologie des personnages. Plus que le fait d'armes en lui-même, ce sont les protagonistes qui ont intéressé le jeune cinéaste britannique. Il n'y a en pas un qui prévaut sur l'autre. Mais Caton-Jones se montre également très brillant dans les séquences aériennes. Fruits d'une combinaison entre des prises de vues réelles et des effets spéciaux à base de maquettes, les combats sont particulièrement impressionnants. Manifestement le réalisateur s'est souvenu des batailles spatiales de La Guerre des Etoiles pour régir ces affrontements entre forteresses volantes et chasseurs nazis. Tout le bombardement de Brême et le survol de l'Allemagne constitue un morceau d'anthologie. On plonge au cœur de l'action, et certaines séquences révèlent des aspects des combats aériens inédits à l'écran jusqu'à aujourd'hui. Un must comme on dit.

Cyrille GIRAUD

Grande-Bretagne. 1990. Réal.: Michael Caton-Jones. Scén.: Monte Merrick. Dir. Phot.: Peter Watkin. Mus.: George Fenton. SPFX: Richard Conway. Prod.: David Puttnam & Catherine Wyler/Enigma. Int.: Matthew Modine, Eric Stoltz, Tate Donovan, Billy Zane, D.B. Sweeney, Sean Astin, John Lithgow. Dur.: 1H 47. Dist.: Warner Bros. Sortie nationale prévue le 16 janvier 1991.

HOT SPOT

Inutile de couper du bois, cet hiver sera chaud, carrément torride. Avec Hot Spot, on suffoque : c'est vraiment hot, très hot ! Ecrasé sous un soleil de plomb, on se demande ce que vient faire Harry Madox (Don Johnson) dans ce trou niché au cœur des vastes dunes texanes. A peine arrivé, il dégote un job de vendeur de voitures grâce auquel il fait deux rencontres. La première, la jeune et belle Gloria Harper (Jennifer Connelly), bosse en tant qu'employée. La seconde, la blonde incendiaire Dolly Harshaw (Virginia Madsen), n'est autre que la femme du boss. L'une inspire la vertu, l'autre respire les vices. Entre les deux, le cœur d'Harry Madox balance. Malgré son attirance pour la fraîcheur et l'ingénuité de Gloria, Harry tombe dans les filets résillés de la pulpeuse Dolly qui l'entraîne dans la spirale infernale des méandres de la luxure. Même si Dolly l'allume à mort, c'est à Gloria qu'il brûle de déclarer sa flamme. Mais on n'éteint pas si aisément un incendie ravageur. Les incendies, Harry connaît bien puisqu'il en allume quelques uns, histoire de dévaliser la banque pendant que les pompiers s'affairent autour du foyer.

Baignant dans une constante atmosphère moite et torride, Hot Spot est un film noir qui déborde d'une sensualité émanant aussi bien de la bouche en cœur de Jennifer Connelly que de la moue ravageuse de Virginia Madsen. Dennis Hopper nous montre une fois de plus sa facilité à passer d'un registre à l'autre. C'est en 1956 qu'il débute sa carrière de comédien aux côtés de James Dean dans La Fureur de Vivre. En 1990, il réalise Hot Spot. Entre ces deux accolades, 34 ans de carrière bien remplie reposant sur une cinquantaine de titres, dans lesquels il interprète des rôles en majorité secondaires (Géant, Luke La Main Froide, Apocalypse Now, Blue Velvet) et sur la réalisation de cinq films (dont Easy Rider qui lui valut une Palme à Cannes et Colors, un immense succès public).

Soucieux de constituer un casting fort, il ne choisit pas la facilité en embauchant Don Johnson. Avis aux groupies du séduisant Don : si vos fantasmes envers lui persistent, prescrivez-vous impérativement la projection de Hot Spot. Vous y verrez ses fesses à quatre reprises, et elles ne sont pas terribles. En tout cas, une chose est sûre : leur blancheur prouve que notre homme ne pratique pas le naturisme. Côté verso, il est indubitable qu'il a troqué les abdos en tablette de chocolat de Sonny Crockett pour une petite brioche bien moelleuse. Jouant son Harry Madox façon Clint Eastwood, il est finalement le dindon d'une farce, d'un plan machiavélique que révèle un final aussi amoral que réjouissant.

Karine SARRAT

The Hot Spot. USA. 1990. Réal.: Dennis Hopper. Scén.: Nona Tyson & Charles Williams d'après le roman de Charles Williams. Dir. Phot.: Ueli Steiger. Mus.: Jack Nitzsche. Prod.: Paul Lewis pour Orion. Int.: Don Johnson, Jennifer Connelly, Virginia Madsen, Charles Martin Smith, William Sadler, Jack Nance, Barry Corbin, Jerry Hardin. Dur.: 2H 10. Dist.: Columbia Tri-Star. Sortie nationale prévue le 16 janvier 1991.

Réel. Alors que le suspense atteignait sa vitesse de croisière pour alimenter encore quinze bonnes minutes, plus rien. En quelques secondes, les méchants sont punis. Un troisième larron du mauvais côté de la barrière fait une apparition et disparaît aussitôt. Frustrant. A croire que le scénariste a fait grève ou que Peter Hyams a oublié de mettre de la pellicule dans le chargeur de sa caméra plusieurs jours durant jusque là. Le Dernier Témoin était plaisant, bien mené, joli à regarder en écran large grâce à de seconds rôles carrés comme ce tueur méthodique, toujours prompt à la négociation d'une marchandise... Peter Hyams efface tout comme s'il était pressé d'en finir.

Cyrille GIRAUD

Narrow Margin. USA. 1990. Réal.: Peter Hyams. Scén.: Earl Felton, Martin Goldsmith & Jack Leonard d'après le film RKO L'Enigme du Chicago Express. Dir. Phot.: Peter Hyams. Mus.: Bruce Broughton. Prod.: Jonathan A. Zimbert pour Carolco. Int.: Gene Hackman, Anne Archer, James B. Sikking, Harris Yulin, J.T. Walsh, M. Emmett Walsh...

AIR AMERICA

Air America est un mauvais film qui se fout complètement d'être un mauvais film. Pas de scénario, juste l'idée de faire un film sur la guerre secrète que les américains menaient au Laos dans les années 70. Juste une vague envie de loucher du côté de MASH. Juste une légère dénonciation du trafic d'opium que la CIA avait organisé pour financer sa guerre. Une toute petite dénonciation parce qu'il ne faudrait pas froisser les vétérans de cette fameuse ligne aérienne faussement humanitaire ni embarrasser les hautes instances. Le film nous laisse donc croire que tout était dirigé par deux poivrots ringards et que les pilotes étaient des vieux soldats désabusés, alors que le cheminement de la drogue, de la fabrication à la vente, était régenté directement de Washington, et que les pilotes étaient des mercenaires cupides parfaitement au courant de ce qu'ils transportaient.

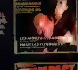
On passerait sans problème sur ces quelques "libertés" historiques si les personnages avaient quelque chose d'attachant ou de surprenant. Mais non, ils correspondent exactement à ce qu'on attend. Mel Gibson est le pilote qui a tout vu et tout connu, qui remet son avenir en cause pour sauver des gamins. Le bon gars, quoi. Robert Downey Jr. est le jeune bleu idéaliste qui découvre que l'Oncle Sam n'est pas tout blanc. Nancy Travis est la jeune femme pure dont tombe amoureux la nouvelle recrue. Et les grades sont tous plus idiots les uns que les autres. Bon, si l'action était trépidante, on passerait aussi sur le manque d'épaisseur des personnages. Mais à un quart d'heure du générique final, on en est encore à se demander s'il va se passer quelque chose.

Personne n'en fait plus qu'il n'en faut sur ce film. Ni Gibson, qui fait son boulot consciencieusement mais sans se fouler, un peu la tête ailleurs, pensant sans doute à tout ce qu'il va pouvoir se payer avec le cachet faramineux qu'il a touché. Ni Spottiswoode, qui est à des années lumières de ce qu'il nous avait montré dans Under Fire. Ni les producteurs qui ont aligné concession sur concession.

Didier ALLOUCH

USA. 1990. Réal.: Roger Spottiswoode. Scén.: John Eskow et Richard Rush. Dir. Phot.: Roger Deakins. Mus.: Charles Gross. Prod.: Daniel Melnick pour Carolco. Int.: Mel Gibson, Robert Downey Jr., Nancy Travis, Lane Smith. Dist.: AMLF. D.: 1 H 50. Sorti à Paris le 7 novembre 1990.

COMMANDEZ LES
ANCIENS NUMEROS



MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dossiers Dario Argento et Ray Harryhausen.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 85.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Robocop, Vamp, Bloody Bird, L'Emprise.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, Lucio Fulci, Joe Dante.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, [illegible]
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Prison, Simon, Dossier [illegible].
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc. Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Brazil, Munchausen.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc. The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Shocker, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case 2, Nightbreed, Frankenhooker.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Alien.
66 Robocop II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Total Recall, Robocop II, Dick Tracy (SPFX).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.

IMPACT

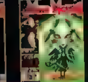


1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, [illegible], Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Fred Olen Ray, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "Hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Commandos", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 90, Phantasm I et II, [illegible].
20 Indiana Jones, Shocker, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24 [illegible] Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien: R. Corman.
26 Dossier "Super Heroes", Maniac Cop II, [illegible].
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Highlander II.

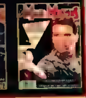












BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 25 et 28 épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger les tarifs sont identiques mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 24 26 27 29
30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49
50 51 52 53 54 55 56 57 58 59
60 61 62 63 64 65 66 67 68 37HS

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8
9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
20 21 22 23 24 25 26 27 28 30

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint.

COURRIER DES LECTEURS

(Gourdon)

Je vous suis depuis longtemps, je vous apprécie fortement. Vous savez échapper au conformisme et avec vous, un navet est un navet, un bon film, un bon film.

Votre dernier article sur **Gremlins 2** me pousse à vous écrire. A vous lire, **Gremlins 2** n'aurait pas appartenu à son réalisateur contrairement au premier. Pourtant, qui a élagué les séquences d'exposition du premier au profit de séquences d'une grande connerie ? C'est Spielberg bien sûr. Joe Dante l'a même affirmé. Joe Dante désirait un film plus délirant et a été brimé par un producteur, Spielberg, qui se vend désormais corps et âme aux désirs du box-office.

Maintenant, Joe Dante ne fait plus de concessions. **Gremlins 2** est exactement comme aurait dû être son modèle : un délire non-stop qui ne sature jamais contrairement aux dires de Vincent Guignebert. Dans la salle où j'ai vu le film, tous les spectateurs sont restés jusqu'à la fin du générique pour voir Daffy Duck chaparder le nouveau logo *Warner*. Et les rires ont fusé jusqu'à l'anéantissement des monstres dans le centre commercial.

Celui qui prétend ne pas avoir ri à la vue de filles machos, de présentateurs d'émissions débiles, de jeunes loups de la finance, est un fieffé menteur *(on n'a pas ri mais on ne ment pas)*.

Ce film personnel marque peut-être la fin de Joe Dante qui vient d'encaisser quatre flops consécutifs *(L'Aventure Intérieure a bien marché partout sauf aux Etats-Unis et les Gremlins ... encore bien des ...)*.

(Paris)

Il ne faudrait tout de même pas écrire n'importe quoi. Sly n'est pas né le 6/7/49 mais le 6/7/46 *(tu étais au baptême ?)*. Puis vous écrivez que **Cobra** et **Rambo III** ont été des bides aux Etats-Unis. Les deux films ont rapporté plus de 50 millions de dollars *(mais vu ce qu'ils ont coûté et les astronomiques frais de lancement, on ne peut guère les considérer comme des succès !)*. Les seuls films de Sly qui se sont plantés sont **Over the Top** et **Haute Sécurité** *(et A Nous la Victoire, FIST, New York Cate-Boy alors ?)* tandis que **Tango & Cash** a dépassé les 60 millions de dollars.

Je pense que tout ce qui concerne Sylvester Stallone est monté en épingle et tous ses films sont systématiquement descendus par les médias *(pas fausse celle info !)*. Des bides tout le monde en subit. Par exemple, Ishtar avec Dustin Hoffman et Warren Beatty a coûté 40 millions de dollars mais personne n'est allé le voir. En ce qui concerne **Total Recall** avec Schwarzie que j'aime bien, il a rapporté 100 millions *(ajoute encore 30 briques)* mais son budget se monte à 70 millions *(soustrais quand même une vingtaine de bâtons)*.

Tout cela pour dire que si Stallone avait figuré dans un film avec un budget pareil et des rapports aussi faibles au box-office, tous auraient hurlé au scandale. Il faut dire aussi que j'adore Sly. Il peut tout jouer que ce soit **Over the Top** *(over the flop ?)*, **Haute Sécurité** et **Tango & Cash** que j'ai beaucoup aimé.

C'est presque La Nouvel Economiste de-lettre. Facile de dire qu'un film est un bide ou un hit mais il faut aller au-delà des chiffres. Un titre peut être un hit avec une recette de 10 millions de dollars car il n'aura rien coûté. Les Tortues Ninja, voilà un vrai succès. Un budget serré, une campagne de lancement économique mais bien étudiée et un bénéfice net de +20 millions de dollars rien que pour l'Amérique du Nord. Ses profits sont impressionnants. Faut aussi dire que les films de Stallone, bides ou pas aux States, rapportent beaucoup d'argent à l'étranger.

Vous êtes mon dernier espoir de pouvoir clouer le bec d'un sinistre petit péteux au patronyme révélateur, Antoine deux connes. En effet, cette pseudo grosse tête ne se contente plus de gâcher par sa seule présence l'émission *Nulle part Ailleurs* sur *Canal +* et tient une rubrique dans ce torchon qu'est *Première*. Et là, ce ringard s'en donne à cœur joie pour démolir le travail des autres *(pour lui qui n'a pas la moindre idée de ce qu'est le talent, c'est quand même un comble !)*. Et notamment de Sylvester Stallone qu'il considère comme étant le prototype même de l'abruti parfait.

C'est la raison pour laquelle j'aimerais poser cette question, dont la réponse est à la portée du premier scribouillard venu *(pourquoi nous la poser dans ce cas ?)* à cette raclure de tube cathodique qu'est De Caunes : si vous qualifiez de demeuré un homme qui, de l'état de loubard, est devenu quelqu'un à qui tout Hollywood cire les pompes, et à qui l'on offre pour quatre ou cinq mois de travail par an un chèque d'au moins 16 millions de dollars, comment qualifier quelqu'un qui, bénéficiant de l'aide de papa-maman, n'ayant donc qu'à lécher les bottes pour obtenir ce qu'il veut, n'a réussi à devenir que ce qu'il a toujours été ? *(pour sa longueur et ses ronds de jambe, la question mérite de figurer dans le livre des Records)*.

Si je vous envoie cette bafouille rageuse, chez vous d'*Impact*, c'est parce que vous êtes les seuls à être restés fidèles à Sly !

On aime Sly tant qu'il fait de bons films. Comme les autres. Et tes propos incendiaires n'engagent que toi. Faut aussi dire que Stallone a, à une certaine époque, tout fait pour façonner cette image de brute monolithique. Les Nuls, dans leur parodie de Rambo 2, ne l'ont pas ... le père Sly !

Sylvester Stallone dans ROCKY V : on pensait rigoler un bon coup, mais finalement on voit bien Stallone remporter l'Oscar !




Le Carton du Mois

LE SOLDAT OUBLIE



Le croisement entre **Duel dans le Pacifique** et **Dieu seul le Sait**. Au printemps 1945, un marine américain et un soldat japonais se combattent. Entre eux se trouve une religieuse. Sur un sujet aussi rebattu, le jeune Martin Wragge se permet des considérations aujourd'hui aussi désuètes que l'honneur. L'Américain en prend plein les dents. Barbare et sans principe contrairement au Japonais méprisant jusqu'aux armes à feu. Place au sabre. La confrontation ne tourne jamais au manichéisme. Martin Wragge, dont la somptueuse mise en scène ne méritait pas ce passage direct à la vidéo, exploite à merveille les quelques décors mis à sa disposition, notamment une carcasse de navire échoué. De la rouille, du fer, de l'eau, des reflets, deux belligérants. Ample, intimiste, empreint d'un érotisme discret et pudique, tour à tour sauvage et humaniste, **Le Soldat Oublié** évite tous les clichés à la **Karaté Kid** sur l'enseignement de la culture japonaise. Sans prendre précisément le parti du Japonais, le cinéaste brosse un portrait du marine guère reluisant. Le final, âpre et tragique, offre de merveilleux moments de cinéma pur. **Le Soldat Oublié** aurait largement mérité quelques grands écrans, des écrans à sa juste pointure.

The Last Warrior. Grande-Bretagne. 1988. Réal. Martin Wragge. Int.: Gary Graham, Hiroyuki Tagawa. Maria Holvöe. Dist.: Delta Vidéo



PREUVE A L'APPUI

Inédit en salles et présenté il y a deux ans au festival de Cognac, **Preuve à l'Appui** se classe dans le rayon des polars tout à fait honorables. Du moins en vidéo. Joe Paris, un flic suspendu pour brutalités, est accusé du meurtre d'un propriétaire de night-club haï de tous ses proches. Il n'a aucun alibi et l'arme du crime a été découverte dans sa poubelle. Jenny Hudson, une jeune avocate généralement déléguée aux affaires de divorce, prend sa défense en charge... Réalisateur de **Westworld** et de **Runaway**, Michael Crichton ne s'en tient qu'aux efforts minimaux mais, professionnalisme oblige, tire les marrons du feu. Rebondissements, seconds rôles folkloriques... Les règles du polar sont respectées. Burt Reynolds joue les flics intègres, macho et coléreux tandis que Theresa Russell excelle dans son rôle d'avocate tirée à 4 épingles, maquée à un yuppie porteur de Rollex et soucieux de la propreté de son canapé cuir.

Physical Evidence. USA. 1988. Réal. Michael Crichton. Int.: Theresa Russell, Burt Reynolds, Ned Beatty, Kay Lenz... Dist. Delta Vidéo

BLUE ANGEL CAFE

Après Eugène Sue ("Les mystères de Paris" et Ponson du Terrail "Rocambole"), Joe D'Amato se prend pour le nouveau maître du roman populaire... sur pellicule. En 90 minutes, il accumule un tel nombre de poncifs qu'il faut vraiment le voir pour le croire. Un homme politique est séduit par la chanteuse Angie, sortie du ruisseau par une sorte de maître-chanteur. Sa femme le quitte et ses amis politiques l'abandonnent. Sa maîtresse emménage chez lui et ils mènent la grande vie pendant peu de temps, avant qu'il ne se retrouve, lui, sans le sou. Angie va voir le chef de son parti pour s'occuper de ... ses parties ! (!) Ensuite, c'est l'enchaînement fatal : jobs miteux, alcool, déchéance... Angie reprend son tour de chant et quitte Raymond (ah oui, au fait, il s'appelle Raymond). Au bord du gouffre, Raymond retrouve son épouse et ils reprennent la vie commune. C'est pas beau ça ? D'Amato se révèle grand moralisateur mais question érotisme, c'est du décaféiné.

Italie. 1990. Réal. Joe D'Amato. Int.: Tara Buckman, Richard Brown, Rick Anthony Munroe. Dist. G.C.R.

PHANTOM SOLDIER

Les Américains n'en finissent pas d'accommoder le Vietnam à toutes les sauces. **Phantom Soldier** est ainsi la rencontre de Rambo et de Tarzan ! Disparu au Vietnam en 1972, le lieutenant Steve Shepard se balade désormais dans la jungle en short, promenant sa crinière blonde dans la végétation d'où son nom auprès des indigènes, "white ghost"... Il attend d'une jolie et énergique autochtone un bébé, et un bataillon de mercenaires américains vient déranger sa relative quiétude...
Passé un argument invraisemblable et la présence accablante de William Katt, partagé entre la constipation et l'ahurissement, dans le rôle principal, **Phantom Soldier** remplit honnêtement sa fonction. Des péripéties bien violentes, des viet-congs sadiques et bêtes, des supplices et des gueules de baroudeurs comme on les aime. De jolies images aussi.

White Ghost. USA. 1987. Réal. B.J. Davis. Int. William Katt, Rosalind Chao, Martin Hewitt, Wayne Crawford, Reb Brown. Dist. Delta Vidéo



RAGE OF HONOR

Le Japonais Sho Kosugi, chose rare, ne sort pas la tunique du parfait ninja. Mais cela ne change rien à l'affaire. Flanqué du réalisateur de l'honnête **Prière pour un Tueur**, il incarne un flic incorruptible contraint de démissionner suite à la mort de son partenaire et ami. Code de l'honneur oblige, Shiro entreprend néanmoins de mettre hors d'état de nuire l'odieux trafiquant de drogue responsable de sa mort. Vous connaissez la musique... Bien que réalisé avec des moyens importants, **Rage of Honor** brille par sa pauvreté. Pauvreté du scénario, des personnages, excepté un méchant adepte des arts martiaux et des pratiques sado-masochistes, et mollesse de la réalisation de Gordon Hessler. Sho Kosugi se démène, sort tous les gadgets d'usage mais sa technique de combat paraît dérisoire comparée à celle d'un Van Damme.

USA. 1986. Réal. Gordon Hessler. Int. Sho Kosugi, Lewis Van Bergen, Robin Evans, Chip Lucia... Dist. Delta Video

LE SANG DES OTAGES

Capable de l'acceptable (**L'Inspecteur ne Renonce Jamais**) et du pire que nul (**Rock Allen**), James Fargo illustre sommairement le scénario du **Sang des Autres**. Au Proche-Orient, des scientifiques américains sont kidnappés par des terroristes palestiniens désireux de mettre la main sur un micro-processeur révolutionnaire. **Le Sang des Autres** cire les pompes de l'Oncle Sam. Le fiston motard vient au secours de papa et corrige les vilains. De facture très téléfilm, cette production se laisse voir d'un oeil distrait. Pour les idées originales, cherchez ailleurs.

Riding the Edge. USA. 1988. Réal.: James Fargo. Int.: Raphael Sbarge, Catherine Mary Stewart, Peter Haskell... Dist.: Antarès-Travelling.

MIAMI COKE

Dennis, un flic ripoux, sort de prison et se retrouve embringué dans une nouvelle histoire foireuse. Un de ses copains voit sa petite amie mourir après une "drogue party", assassine l'organisateur et lui dérobe, pour compenser (!), un important stock de cocaïne. Malheureusement, la scène a été filmée et le caïd de la filière cubaine entend reprendre son dû. Mais la drogue disparaît d'entre les mains du copain et les soupçons se portent sur Dennis. Les trafiquants enlèvent sa femme pour le convaincre de rentrer dans le rang. **Miami Coke** est un petit polar de série, comme la vidéo nous en offre régulièrement, à peine plus musclé que nombre de téléfilms. Un bon point, le méchant est réussi.

The Take. USA. 1990. Réal.: Leon Ichaso. Int.: Ray Sharkey, Lee Ermey, Larry Manetti... Dist.: C.I.C.

THE BOUNTY HUNTER

La jaquette nous informe que "*nous sommes dans le futur*". Merci de la précision car vu le peu de moyen (production *A.I.P.* oblige), le futur ressemble furieusement à l'époque actuelle. La police, subissant des restrictions de personnel, doit faire appel à des chasseurs de prime comme au bon vieux temps. Il ne manque que les Indiens ! Justement, il y en a aussi, que les autorités locales voudraient spolier de leurs terres. Duke Evans, le Josh Randall du futur, va devoir mettre de l'ordre. Présentant plus d'une ressemblance avec **Thunder**, cette réalisation de l'acteur Robert Ginty (au physique de poupin élevé à la gnôle et pas encore sevré) ne présente que peu d'intérêt même pour le plus indulgent d'entre nous.

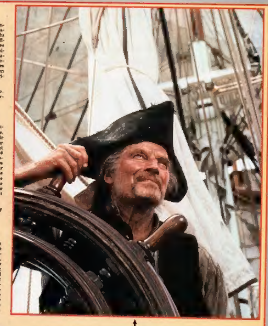
USA. 1989. *Réal.: Robert Ginty. Int.: Robert Ginty, Bo Hopkins, Loeta Waterdown... Dist.: G.C.R.*

KICK BOXING

Rien de neuf sous les savates des kickboxers. Durant un combat de rue à Bangkok, Richard tue un de ses agresseurs et déclare ingénument à la police : "*Je n'ai rien fait!*". Après la tôle, retour à la case départ sur le bitume où il finit par utiliser ses capacités sportives pour des combats sauvages. Il rentre dans le circuit des matchs privés, mais sa fierté l'empêche de participer aux magouilles de la mafia locale. Son dernier combat, contre le champion de Bangkok, se fera sous la menace : "Tu perds le combat, ou ta soeur...". Rassurez-vous, il gagnera les deux. Bon, on passe à autre chose ?

The Fighter. 1990. Réal.: Anthony Maharaj. Int.: Ricahrd Norton, Glenn Ruehland, Steve Reckman... Dist.: G.C.R.





L'ILE AU TRESOR

Ce téléfilm de prestige nous permet de replonger avec nostalgie dans l'univers des pirates. Adaptant consciencieusement la célèbre oeuvre de Stevenson, le scénario ne néglige aucun des éléments qui ont fait le charme du genre. On y retrouve le pirate à la jambe de bois, le mousse débrouillard, le vieux loup de mer, la carte du trésor, la mutinerie... Rien ne manque à l'appel. Oliver Reed et Christopher Lee font une courte apparition remarquée au début du film mais c'est Charlton Heston qui s'est réservé le rôle en or : celui de John Silver, le pittoresque pirate roublard, grande gueule et pas si antipathique qu'il ne voudrait le faire croire. Les occasions de prendre le large et une bonne bouffée d'aventure ne sont pas si courantes, alors n'hésitez pas à monter à bord.

Treasure Island. USA. 1990. Réal.: Fraser C. Heston. Int.: Charlton Heston, Christian Bale, Oliver Reed, Christopher Lee... Dist.: Warner Home Vidéo.

GUNRUNNER, LE MARCHAND D'ARMES

Exhumé à cause de la soudaine popularité de Kevin Costner, ce film bancal décevra les inconditionnels de l'interprète des **Incorruptibles**. Costner incarne Ted Beaubien, un idéaliste luttant aux côtés de l'armée chinoise lors de la Révolution Culturelle, et revenant dans son Canada natal acheter des armes. Il renoue avec son frère, avec un flic qui lui fait des misères, avec un vieux pote communiste persécuté par les flics... Visiblement bricolé au montage avec les moyens du bord histoire de récupérer un produit perdu, Gunrunner se déroule sur un rythme hésitant. Kevin Costner ne manifeste aucun enthousiasme et traverse une frileuse reconstitution d'époque comme un zombie. Au bout du compte, un film fantôme que rien ne sauve d'une morosité permanente.

The Gunrunner. Canada. 1985. Réal.: Nardo Castillo. Int.: Kevin Costner, Sara Botsford, Paul Soles, Gérard Parkes... Dist.: CBS-Fox/ Eurogroup.

DOMINO

Pauvre Brigitte Nielsen, réduite à se caresser langoureusement dans des sofas italiens qui se veulent érotiques, mais ne dégagent que froideur. Domino est une réalisatrice de vidéo-clips qui se veut indépendante en refusant toute attache sentimentale. Surveillée par un voyeur, elle reçoit des coups de téléphone obscènes et se prend au jeu. Le scénario inconsistant de Gérard Brach fait penser aux bandes dessinées de Guido Crepax ("Valentina"," Baba Yaga"...) mais n'en retient que le côté luxe superflu. Quant aux dialogues, c'est une accumulation de banalités prononcées dans un ton intello très profond du style : "*En fait, personne ne change... On reste les mêmes... Mais on vieillit*". Que voilà des paroles définitives qui rappellent le "Café du Commerce". Le reste est bien entendu à l'avenant.

Italie. 1988. Réal.: Ivana Massetti. Int.: Brigitte Nielsen, Thomas Arana, David Warbeck, Stephane Ferrara... Dist.: G.C.R.

Marcel BUREL

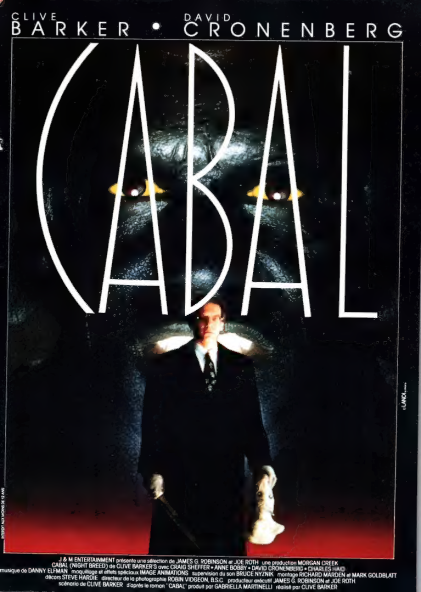


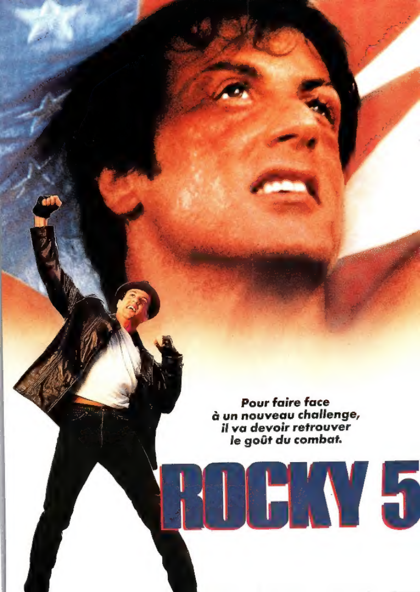
MEIGHAN LEIGH

De nombreux pseudos mais un seul destin, la mort. Eclectique et plutôt bonne actrice, Meighan Leigh survit dans de nombreux films disponibles en vidéo.

Il y a quelques temps disparaissait dans un silence presque confidentiel Michelle Maria Schei, plus connue au début de sa carrière sous le nom de Carolyn Chambers, mais qui éclata sous le nom de Meighan Leigh ou Lee (ça dépend des génériques). Les causes de son décès laissent à penser qu'il s'agit d'un suicide mais vu la rareté des informations, rien n'est sûr. En effet, qu'est-ce qui a bien pu pousser cette jeune fille de 26 ans à une telle extrémité ? Je vous épargnerais le sempiternel refrain de la jeune fille qui gravit un à un les échelons (ou les descend, ça dépend dans quelle paroisse on crèche), mais toujours est-il qu'elle était apparue dans le monde du hard californien en 1985, et avait su d'emblée s'imposer comme une championne de la fellation, une reine de la fantaisie buccale. Elle possédait une manière bien à elle d'engloutir son partenaire et de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de recueillir sa confession, le tout avec un plaisir apparemment non feint. Comme le faisait remarquer un journaliste dans l'annuaire 90 des films X, "elle pratiquait la fellation comme le dernier acte d'amour". Mais elle ne prêchait pas la bonne parole qu'auprès des hommes. On a même pu l'admirer dans **Lesbian Orgasm, Savage Lesbian, Lips on Lips...**, ainsi qu'avec des femmes et des hommes, je ne sais plus comment on dit, dans **Transaction Anale**. Elle était plate et, pourtant, elle tournait beaucoup (une centaine de films en cinq ans). Il faut reconnaître qu'avec son petit corps, elle pouvait passer des rôles d'ingénue (**Prom Girls, At the Pornies**) aux rôles de grosse cochonne (**La Nymphomane, Dirty Pictures**) et ce sans le moindre mal. Ou plutôt si, avec deux ou trois comme dans **Loose End VI** dans lequel elle subissait sa première scène de double pénétration. Elle a tourné avec la fine fleur, aussi bien avec les réalisateurs, Renzy (**Sexy, Riches et Célèbres**), Bronson (**Deep Throat III**), Pachard (**L'Histoire de Nicole Stanton**) qu'avec les acteurs-réalisateurs John Leslie (**La Chatte, Shocking Games**), Ron Jeremy (**At the Pornies**), Paul Thomas (**Bedside Brat**) et les actrices Loys Ayres (**Transaction Anale**), Angela Baron (**Made in Germany**), Nina Hartley (**Nicky la Dépravée**)... A noter qu'elle a tourné avec les deux Brat girls de la célèbre série de la firme *Vivid*, Jamie Summers (**Wild Brat, Bringing up Brat, Jamie Loves Jeff**) et Nicky Randall (**Bedside Brat, Broadway Brat, A Taste of Black**).
Ces derniers temps, elle tournait beaucoup moins, bien qu'elle ait fait en avril dernier une apparition remarquée à Las Vegas lors de la V.S.D.A. (une des plus grandes réunions du monde du X). Elle était en effet rentrée dans le Centerfold Stars où, en compagnie de nombreuses de ses consoeurs (Barbii, Keisha, Ayres, Viper), elle proposait, moyennant finance, de venir faire un show privé chez les gens intéressés. 500 $ les 30 minutes, 700 les 60. Parallèlement à ces exhibitions qui pouvaient la mener jusqu'au Canada (billet d'avion payé), Michelle Maria Schei s'occupait de son fan club qui comptait de nombreux adhérents.
Connaîtrons-nous jamais les vraies motivations qui l'ont poussée à stopper sa vie et sa carrière. Est-ce la drogue, le désespoir, la connerie ? N'oublions pas qu'en Amérique, pour chaque X-star qui apparaît, un évangéliste monte sur le devant de la scène. Quand ce n'est pas un groupe composé de gens de bonne conscience qui vont jusqu'à incendier les librairies spécialisées ou agresser physiquement les gens du hard. Aussi, mes frères, je vous le dis, en vérité, ne nous laissons pas doubler ni par la vie ni par le vit, et pour ceux qui désireraient me payer un show avec Viper ou une autre, voici les numéros de téléphone du Centerfold : (212) 459-4140 ou (213) 461-0110. Et que la force soit avec vous.

Saint Zoby-Or
Gui LIGUE


CLIVE
BARKER • DAVID
CRONENBERG
CABAL
INTERDIT AUX MOINS DE 12 ANS
J & M ENTERTAINMENT présente une sélection de JAMES G. ROBINSON et JOE ROTH une production MORGAN CREEK
CABAL (NIGHT BREED) de CLIVE BARKER'S avec CRAIG SHEFFER • ANNE BOBBY • DAVID CRONENBERG • CHARLES HAID
musique de DANNY ELFMAN maquillage et effets spéciaux IMAGE ANIMATIONS supervision du son BRUCE NYZNIK montage RICHARD MARDEN et MARK GOLDBLATT
décors STEVE HARDIE directeur de la photographie ROBIN VIDGEON, B.S.C. producteur exécutif JAMES G. ROBINSON et JOE ROTH
scénario de CLIVE BARKER d'après le roman "CABAL" produit par GABRIELLA MARTINELLI réalisé par CLIVE BARKER


Pour faire face
à un nouveau challenge,
il va devoir retrouver
le goût du combat.
ROCKY 5